

Trois heures du matin, la lune éclairait les rails comme en plein jour. Les occupants de la Renault Dauphine R 1090, couleur vert eau, n'appréciaient pas la clarté de cette nuit. Ils n'étaient pas là pour admirer le clair de lune, mais pour se débarrasser d'un colis encombrant. Ils avaient contourné la gare de Saint Antoine au bout de l'avenue de Roquefavour, quand ils stoppèrent sous un platane centenaire qui leur offrit une ombre salvatrice. Ils descendirent, ouvrirent le coffre situé à l'avant de la voiture et sortirent un tapis roulé. Ils eurent du mal à l'extraire et tout en le maintenant, refermèrent le coffre sans faire du bruit. Ils trimballèrent leur ballot et le déposèrent sur les rails. Tout aussi discrètement, ils repartirent dans leur Dauphine, ne laissant qu'un nuage de fumée puante l'essence mal brûlée.

À cinq heures, Marcel Loudérac démarrait sa locomotive Diesel CC72000. Depuis la gare d'Arenc, il devait rejoindre Gardanne pour charger de l'aluminium et l'acheminer dans les usines lyonnaises de Pechiney. Lesté de quarante wagons vides, il prit rapidement de la vitesse et aborda le nord de Marseille à soixante kilomètres heure. Le jour commençait à poindre en cette belle matinée de juin quand il arriva à Saint Antoine, dernier point de repère avant de quitter la grande ville et accélérer à quatre-vingts kilomètres heures. Pas longtemps, car Gardanne n'était qu'à vingt kilomètres et il devait commencer à ralentir à mi-chemin.

À peine eût-il passé le panneau « Saint Antoine », il fut gêné par le soleil qui se levait

au-dessus de la rade de l'Estaque. Il cligna des yeux et c'est ce clignement qui fit qu'il aperçut quelque chose en travers des voies. Dans un même mouvement, il tourna le volant vers la gauche pour couper l'accélération et tira sur la poignée des freins. L'attelage de deux cents tonnes mit un kilomètre pour s'arrêter.

Marcel sauta de son train et repartit en sens inverse en brandissant une lanterne rouge. Au premier poteau de signalisation, il enclencha les feux rouges d'urgence. Arrivé au niveau où il avait vu « quelque chose sur la voie », il trouva un tapis coupé en trois. La partie centrale était restée coincée entre les rails, sur la partie droite, il vit des cheveux qui dépassaient tandis que sur la partie gauche, il remarqua des pieds nus. Nus ? Non, les pieds étaient chaussés de fer à cheval.

Marcel se retourna et vomit son petit déjeuner. Il repartit en sens inverse et une demi-heure après son accident, appela son régulateur par radio pour lui signaler le drame qui venait de se produire.

À sept heures, le commissaire César Montagni prenait son café sur la terrasse de sa maison à Notre Dame Limite. Ce village se nommait comme cela, car il était à la limite de Marseille soit seulement un kilomètre de Saint Antoine, dernier quartier au nord de la « grande ville ». L'inspecteur Sauveur Baptisti sonna au portail de la villa. Léontine, l'épouse de César Montagni se leva.

- Vu que c'est sûrement pour toi, je ne vois pas pourquoi c'est moi qui dois aller ouvrir, dit-elle à son mari.

- Parce ce que tous ceux qui viennent ici ne le font que pour te voir, ma magnifique femme.

- Arrête tes flatteries, et lève tes fesses. J'ai l'impression que c'est ton inspecteur préféré.

- Bonjour, madame Montagni, dit Baptisti, désolé de vous déranger de si bon matin, mais Marseille a encore besoin de son commissaire.

- Taisez-vous, s'il vous entend, il va prendre la grosse tête. Et je vous ai déjà dit de m'appeler par mon prénom.

- Ça, je ne pourrais jamais. J'ai trop de respect pour vous et pour le commissaire.

- Un café Baptisti ? dit César.

- Volontiers commissaire.

- J'imagine que tu n'es pas là uniquement pour les yeux bleus de Léontine ?

Baptisti s'assura que Léontine était dans sa cuisine.

- On a trouvé un corps à la gare de Saint Antoine. Ce n'est pas beau à voir.

- Sur les rails ?

- Oui.

- Suicide ?

- Non, impossible. On n'a pas encore touché au cadavre, mais il est roulé dans un tapis et a des fers à cheval.

- Répète-moi ça.

- Le mort a un fer à cheval sur chaque pied. Les fers ont été posés à chaud et cloués, comme sur un canasson.

- Putain, ça va être encore une sacrée affaire.

- Je t'ai entendu César, dit Léontine. Pas de grossièreté dans cette maison. On a toujours été d'accord que l'horreur ne devait pas franchir nos murs.

- Tu as raison, excuse-moi. Bois ton café et on y va, dit Montagni à Baptisti.

Les Montagni habitaient une maison modeste. Au début de leur mariage, ils avaient vécu chez les parents de Léontine à Saint-Zacharie, au pied du massif de la Sainte Baume. Après la guerre, César était entré dans l'école de police de Saint-Cyr au mont d'Or, près de Lyon puis avait eu sa première affectation à la Police Judiciaire de Marseille. Ils durent donc se rapprocher de la ville et prirent une location dans cette même maison au nord de Marseille. César était attaché à cette région, car c'était là qu'il avait combattu les Allemands dans la résistance. Plus tard, ils avaient acheté cette demeure. C'était ce que l'on appelait une maison de village, mitoyenne d'un côté. Elle possédait un petit jardin où Léontine cultivait quelques fleurs et une collection de plantes grasses. Une terrasse sur l'avant donnait accès à l'entrée

qui ouvrait directement sur la cuisine. Un salon et une salle de bain complétaient le rez-de-chaussée. L'étage ne comprenait que deux chambres, mais cela leur suffisait largement.

Ils avaient eu deux enfants, une fille Maryse et un garçon Raymond. Maryse était mariée à un chef de chantier en bâtiment et avait trois garçons. Raymond était marié aussi, mais n'avait pas encore d'enfant. Ils vivaient tous dans les quartiers nord de Marseille. César et Léontine étaient donc d'heureux grands-parents.

Quand ils arrivèrent à Saint Antoine, les hommes de l'identité judiciaire et Joseph Lopez, le médecin légiste était déjà là. César

fut ébloui par le flash du photographe. Il constata néanmoins que le corps était coupé en trois. Lopez était à genou et observait la tête qui avait roulé sur le ballast, mais ce qui intriguait le plus Montagni, c'était les fers à cheval.

- Qu'est-ce que tu peux me dire Joseph ?
dit César.

- La victime était déjà morte quand le train lui a roulé dessus. Tu peux constater comme moi qu'il n'y a quasiment pas de sang sur les graviers, or, s'il avait été vivant, nous aurions une mare rouge. À l'inverse, je peux te dire qu'il était vivant quand on lui a enfoncé les fers sur la plante des pieds. Il a dû souffrir atrocement.

- Pourquoi tu ne l'as pas déballé du tapis ?

- Nous attendions que tu sois là.

- Alors, vas-y.

Deux gardiens de la paix empoignèrent le corps de la victime, encastré entre les rails et le posèrent sur un bout de quai. Le médecin prit les pieds et les débarrassa des fibres de laine du tapis.

- Alors ? demanda Montagni.

- Alors quoi César. Je suis médecin, pas magicien. Tu auras mes conclusions après l'autopsie, tu sais bien que je n'aime pas affabuler sur une cause de décès à la légère.

- Visiblement, le corps ne présente pas de plaie par balle. A-t-il été poignardé ?

- Je ne pense pas non plus.

Lopez ouvrit les paupières de la victime.

- Tu vois ces taches rouges dans le blanc de l'œil ?

- Oui, mais c'est léger.

- Je n'affirme rien, mais il est possible que la mort soit due à une hypoxie, un manque d'oxygène.

- Il a été étranglé ?

- Etranglé, étouffé, garrotté, empoisonné, tout est possible. On en saura plus quand je l'aurais examiné à la morgue. Je peux l'embarquer ?

- Oui, je vais voir s'il y a des témoins. Quand auras-tu fini ton autopsie ?

- Je t'appellerais.

César chercha Baptisti des yeux. Sauveur interrogeait le chef de gare. Il apprit que le conducteur de la locomotive avait été transporté à l'hôpital nord, car quand les secours étaient arrivés, le cheminot avait été retrouvé dans un état de catatonie.

Deux inspecteurs faisaient du porte-à-porte chez tous les habitants de l'avenue de Roquefavour.

Ricardo Gentile était éboueur à la ville de Marseille. Il se levait tous les jours à trois heures du matin pour prendre son service à quatre heures au dépôt d'Arenc. Comme à chaque fois, la première chose qu'il faisait était d'ouvrir ses volets et de regarder la météo. Dans son métier, il fallait avoir la bonne tenue en cas de pluie ou de froid

mordant. Il ne voulait pas, comme les plus vieux de son dépôt, finir avec des rhumatismes invalidants à cinquante ans.

Saint-Antoine était un quartier tranquille et l'avenue n'était pas passante. Jamais il n'avait vu de voiture inconnue. Or, ce matin, une Dauphine s'était garée sous un platane. Qui se gare sous un platane en pleine nuit alors que le parking de la gare était vide ? Le jeune inspecteur accompagna monsieur Gentille auprès du commissaire.

- Monsieur le commissaire, j'ai peut-être un témoignage intéressant.

- Bonjour, monsieur, je suis le commissaire Montagni. Que pouvez-vous me dire ?

- Je vous connais, monsieur le commissaire. J'ai déjà vu votre photo dans le Provençal. Ce matin, une Dauphine de couleur vert pâle s'est garée sous ce platane, sur le parking.

Gentille désigna l'emplacement.

- Quelle heure était-il ?

- Trois heures. C'est l'heure à laquelle je me lève.

- Vous avez vu les occupants ?

- Non, même si c'est rare de voir une voiture inconnue dans la rue, je n'ai pas imaginé que cela pouvait être des voyous. Pour moi, c'était des pédérastes qui cherchaient un endroit tranquille.

- Pourquoi dites-vous des pédérastes ?

- Parce qu'il y avait deux hommes.

- Vous les avez vus ? Vous pouvez me les décrire ?

- Non, la lune se reflétait sur le pare-brise, mais ils avaient des moustaches, c'est pour ça que je peux affirmer que c'était des hommes.

- Vous n'avez pas relevé le numéro par hasard ?

- Non, mais je peux vous dire que c'était des étrangers.

- Comment ça ?

- Ils étaient immatriculés 83, des Varois, c'était des étrangers.

De l'autre côté de l'avenue de Roquefavour, un instituteur de l'école maternelle habitant au-dessus de l'école prenait des photos à l'aide d'un appareil reflex analogique Canon F-1 équipé d'un zoom 100-200. En plus de son emploi principal, il était pigiste pour le Provençal, le principal journal local. Quand il vit le médecin légiste brandir des pieds humains avec des fers à cheval, il sut qu'il détenait un scoop.

Alain Lemeunier était en classe de cinquième 1, au lycée nord de Marseille. Ce « un » derrière « cinquième » signifiait qu'il était dans la meilleure classe de cinquième du lycée. La particularité de cette classe était

qu'ils faisaient allemand en langue vivante un. Ceci était réservé aux meilleurs élèves des écoles communales de Marseille.

Depuis son entrée en sixième, il s'était lié d'amitié avec Jean-Michel Martinez et Michel Agoyan, deux garçons qui comme lui avaient eu du mal à s'intégrer dans leurs écoles communales respectives, car ils avaient un QI au-dessus de la moyenne. Dans les quartiers nord de Marseille, être premier de la classe signifiait qu'on était un lèche-cul et on était rejeté par les autres.

Le père de Martinez avait fui l'Espagne de Franco pendant la guerre civile et les grands-parents d'Agoyan avaient fui l'Arménie à cause du pogrom perpétré par les Turcs. Ils avaient vécu le rejet de leurs camarades de classe comme un échec

d'intégration en tant que français d'adoption. Aussi, quand ils arrivèrent dans cette classe où tous les élèves avaient le même QI, ils se lièrent d'amitié avec Alain Lemeunier un garçon profondément gentil et simple comme eux. Si la plupart des enfants de cette classe étaient fils ou filles de médecins, architectes ou autre, tous les trois étaient fils d'ouvriers et ne devaient leur situation actuelle qu'à leur travail à l'école.

Aujourd'hui, ils étaient en cours de français. Le professeur était un homme particulièrement sévère et leur faisait également l'initiation au latin. Le deuxième semestre ils auraient une initiation au grec ancien et ainsi pourraient choisir s'ils prenaient une langue rare, latin ou grec, en quatrième ou bien une deuxième langue

vivante. Alain ne savait pas encore quelle direction il prendrait l'année prochaine, mais Michel et Jean-Michel prendraient Anglais en deuxième langue et option physique-chimie, car ils souhaitaient embrasser des études de science en seconde. Cela signifiait qu'ils allaient être séparés et cela terrorisait Alain. Ses amis continueraient à être ensemble et à se soutenir, mais lui se retrouverait esseulé avec d'autres élèves issus d'une des six autres classes de cinquième. Mais bon, il avait encore sa cinquième à faire pour pouvoir passer en quatrième. À la fin du cours, le professeur leur donna une rédaction à faire à la maison pour dans trois semaines. Le sujet avait l'air simple : « vous entrez dans une épicerie, racontez ce que vous ressentez ». Mais avec ce professeur rien

n'était simple. Alain allait devoir se surpasser dans un domaine qu'il adorait, l'écriture.

Le commissaire Montagni rentra à son bureau et réuni son équipe. César était ce que l'on pouvait appeler un bel homme. Plutôt grand, il avait une chevelure noire de jais où se dessinaient des boucles naturelles. Quand la lumière se reflétait sur sa tête, on y voyait des reflets bleutés. Sa peau était bizarrement pâle pour un italien d'origine. Deux beaux yeux verts soulignaient son teint rose.

- En attendant les résultats de l'autopsie, nous n'avons qu'un élément à notre disposition, une Dauphine couleur vert pale.

- J'ai déjà appelé un concessionnaire, la couleur exacte est « vert eau ». Dit Baptisti.

Nous avons de la chance c'est un modèle plus cher que les autres et donc moins commun. Il faudrait envoyer un inspecteur à Toulon pour vérifier les fichiers des cartes grises. Si on leur envoie une demande, on n'aura pas de réponse avant deux mois.

- Bonne idée, inspecteur Martin, vous me prenez le premier train et vous allez à Toulon. Je téléphone à la préfecture pour qu'ils vous y attendent. Les autres, vous avez des affaires en cours alors au boulot.

César s'enferma dans son bureau et téléphona à la préfecture du Var.

- Cabinet du préfet que puis-je pour vous ? dit la standardiste.

- Je suis le commissaire principal Montagni de Marseille, je souhaiterais parler avec monsieur le préfet Jean-Marie Robert.

- Je vous passe son chef de cabinet.

- Lucien Giudicelli, c'est un plaisir de vous avoir au téléphone monsieur le commissaire. Que puis-je pour vous ?

- Monsieur le préfet n'est pas disponible, j'imagine.

- Non désolé, il s'occupe encore une fois d'un problème lié aux camps de Harkis à Brignole. Vous savez à quel point il tient à ce sujet. Vous avez connu monsieur le préfet en Algérie en 1954, si je ne m'abuse. (lire commissaire Montagni).

- Oui, je vois que je peux vous faire confiance, car ma mission à Alger était, dirons-nous plutôt sensible.

- Plutôt, comme vous dites. Oui vous pouvez me faire confiance.

- Je suis sur une affaire très bizarre impliquant un véhicule immatriculé dans le Var. J'ai envoyé un de mes inspecteurs vérifier vos fichiers de cartes grises. J'aimerais que vous lui apportiez toute votre aide.

- Je vais donner des consignes en ce sens. Comment se nomme votre inspecteur ?

- Martin.

- Il sera bien accueilli. Avez-vous d'autres demandes à formuler ?

- Non, je vous remercie. Transmettez mes amitiés à Jean-Marie.

- Ce sera fait, au revoir, monsieur le commissaire.

- Au revoir.

Il raccrocha et aussitôt le téléphone sonna.

- César, c'est Louis.

- Monsieur le directeur, que me vaut cet honneur.

- C'est quoi, cette histoire de fers à cheval ?

- Quoi, tu n'es pas au courant ? C'est la dernière mode.

- Tu me fais chier César. Je veux que tu me tiennes au courant de l'enquête et pas un mot à la presse. Je ne veux pas de mouvement de panique. Il n'y a pas de barbares dans les rues de Marseille.

- Il n'y a que des anges. Au revoir, monsieur le directeur. J'imagine que tu vas appeler notre bon maire ?

- Bien obligé, tu imagines s'il apprend ça par le Provençal.

- Qui est son journal, je te le rappelle.

Le directeur de la PJ raccrocha.

Montagni décrocha à nouveau et appela l'institut médico-légal.

- Joseph, c'est César, j'ai déjà le directeur dans les pattes. Il me faut ton rapport le plus rapidement possible.

- Viens me voir à quatre heures cet après-midi, je devrais avoir fini.

À seize heures, Montagni et Baptisti se rendirent à la préfecture de police derrière la cathédrale de Marseille et descendirent au sous-sol où se situait la morgue.

- Dis donc, tu n'es pas en retard. Lui fit remarquer le docteur Lopez.

- Jamais avec un cadavre, on ne sait jamais des fois qu'il se barre. Alors tu as quoi ?

- Homme entre trente-cinq et quarante ans, un mètre quatre-vingt, soixante-dix kilos, en bonne santé ...

- Il est mort ...

- Je n'avais pas remarqué. Je peux finir ?

- Oui, excuse-moi.

- Dentition parfaite, n'a certainement jamais vu un dentiste, donc on ne pourra pas l'identifier de cette façon. Ses empreintes ne sont pas fichées et il ne présente pas de traces anciennes de coup pouvant laisser à penser qu'il serait connu de nos services.

- Cause de la mort ?

- Putain, mais laisse-moi dérouler. Je ne vois que des cadavres toute la journée alors

pour une fois que je cause à un vivant ne m'interrompt pas.

- Et eux, ils t'interrompent ?

- Comment ta femme peut te supporter ?

- Quand on aura fait l'amour, tu le sauras.

- Ben voyons. Bon, il a été torturé et méchamment. On l'a tabassé, il a des brûlures de cigarettes, les ongles arrachés et à la fin il a été garrotté.

- Bordel, il a dû énerver des gros méchants pour qu'on lui fasse cela. Tu as une idée de sa nationalité. Sans faire de racisme primaire, il n'a pas la tronche européenne.

- J'ai fait un peu d'anthropologie et je pencherais pour le proche orient.

- Tu me traduis.

- Arabe, perse, ottoman, mais il pourrait aussi bien être juif.

- Il est circoncis.

- Non et regarde, il a un tatouage sur le cœur.

- Une croix ? C'est un chrétien ? Je n'ai jamais vu une croix pareille. Tu as fait des recherches.

- Tu charries non. Je viens de faire une autopsie express et tu voudrais que je fasse ton boulot en plus.

- Ok, je te remercie.

- J'ai fait une photo présentable de son visage et une de la croix, j'imagine que tu me l'aurais demandée.

- Tu as bien fait. Rien d'autre ?

- Si, il avait mangé de l'agneau, du mouton, du veau, du bœuf, de la dinde et du poulet il y a deux jours. Les tortures ont bloqué le processus de digestion. Son estomac avait éclaté. Il a dû souffrir quand le suc gastrique s'est rependu dans son bide.

- Qui peut manger toute cette viande ?

- Oh, pas en grande quantité, mais je suis formel.

- Merci Joseph, j'attends ton rapport écrit.

- Tu l'auras demain.

Ce mercredi, Alain n'avait pas classe. Il avait prévu d'aller chez son ami Michel. La

famille d'Agoyan était arrivée à Marseille en 1920 comme de nombreux Arméniens fuyant le pogrom perpétré par la Turquie. Le grand-père et la grand-mère de Michel avaient trouvé un travail de jardiner et de gouvernante chez une famille bourgeoise dans le quartier de Saint Louis. Le père de cette famille était mort en 1917 et les enfants avaient perdu la vie pendant la Deuxième Guerre mondiale. La maîtresse de maison avait alors continué le négoce de canne à sucre pour la raffinerie de Saint Louis (d'où le nom de la marque de sucre – NDLA). À sa mort, elle légua sa maison, un hôtel particulier, à la famille Agoyan.

C'est à la grille de cette magnifique bâtisse qu'Alain sonna ce matin. Michel vint lui ouvrir et le fit pénétrer dans le parc. Ils

entrèrent dans la maison et dirent bonjour à la grand-mère de Michel. C'était une belle femme pour son âge, mais son regard était triste, sauf quand elle voyait son petit-fils. À ce moment-là, un sourire éclairait son visage et on voyait tout l'amour d'une femme pour la chair de sa chair. Elle était toute de noir vêtue et portait un foulard sur les cheveux.

Ils montèrent dans la chambre de Michel. Il venait de recevoir pour son anniversaire un électrophone stéréo. C'était une chaîne en fait, de marque Pioneer. Même dans ses rêves, Alain n'aurait jamais pensé posséder une merveille pareille. Elle valait au moins cinq cents francs, soit une semaine de salaire de son père qui était chef de chantier. Michel mit un disque des Pink Floyd, Money. Ils l'écoutèrent d'abord sur les haut-parleurs

et les deux amis s'émerveillaient de la qualité et de la clarté du son. Puis Michel brancha un casque et le passa à son ami. Alain ferma les yeux et se laissa porter par les ondulations de la musique qui fluctuait de gauche à droite et semblait lui traverser le crâne. Lui qui n'écoutait que de la variété française et dont le seul disque était un trente-trois tours de Luis Mariano, fut transporté dans un monde nouveau.

Il n'entendit pas la grand-mère pousser un cri. Michel, arrêta la musique, fit signe à Alain d'enlever le casque et de le suivre. Ils descendirent à la cuisine en courant et trouvèrent la vieille dame prostrée devant une photo du journal « Le Provençal ». On y voyait des pieds sur lesquels un fou avait enfoncé des fers à cheval.

Michel s'adressa à sa grand-mère en arménien, car elle ne parlait pas français. En fait elle le comprenait, mais depuis la mort de son époux, s'était bornée à ne parler que dans sa langue maternelle.

- Tatik (grand-mère), que se passe-t-il ?
Tu es souffrante ?

La grand-mère désigna la photo de ses doigts maigres.

- Oui, c'est horrible. Cela te rappelle quelque chose ?

Elle fit oui de la tête.

- Tu veux me raconter ?

- Les Turcs faisaient cela aux Arméniens qui refusaient de marcher. Dit-elle en pleurant.

- Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Alain.

- Elle a déjà vu ça pendant le massacre des Arméniens par les Turcs. Je t'ai déjà raconté ça, tu t'en souviens ?

- Oui, comment oublier cette horreur. Elle a été prise où cette photo ?

Ils prirent le journal et lurent l'article. Ils découvrirent que la photo avait été prise à la gare de Saint Antoine et que le commissaire Montagni était chargé de l'affaire.

- C'est ton grand-père ? demanda Michel.

- Oui, tu devines ce que cela veut dire. Il faut dire à mon grand-père ce que vient de nous révéler ta grand-mère. Demande-lui si elle accepterait de raconter cette histoire à la police.

Michel lui demanda et elle accepta.

- Allons voir ton grand-père dit Michel.

Le commissariat de Saint Louis était situé au carrefour des routes reliant l'Estaque à la Rose, d'est en ouest et de Marseille centre à Aix-en-Provence du nord du sud. C'était un ancien hôtel particulier qui trônait sur une place bordée de platanes centenaires.

Montagni hurlait au téléphone.

- Mais, putain Louis, puisque je te dis qu'il n'y avait pas de journalistes sur place. Mes hommes avaient délimité un périmètre de sécurité et personne d'autre que nous ou le conducteur du train n'a vu ces fers à cheval. Et le cheminot n'avait pas d'appareil photo sur lui. Nous avons fouillé sa locomotive.

- Pourtant cette photo n'a pas été prise par un extraterrestre. Il y avait bien quelqu'un sur place.

- J'ai demandé au photographe de l'IJ (identité judiciaire). Il pense que la prise a été faite depuis un point haut, à l'aide d'un zoom. J'ai envoyé des hommes questionner le photographe de Saint Antoine. S'il a vendu un appareil professionnel à quelqu'un, il nous le dira. Tu devrais appeler Gaston Deferre et lui demander de nous révéler sa source.

- Tu sais comme moi qu'il ne le fera jamais. En tant que maire et propriétaire du Provençal, il ne peut pas se permettre d'être assimilé à une balance.

- Je vais l'appeler moi-même on verra bien.

- Tiens-moi au courant. Dis-toi que cette photo met la pression sur la police. Il faut que tu résolves cette affaire rapidement. Mon standard chauffe déjà.

- Alors, laisse-moi travailler.

Alain et Michel entrèrent au commissariat et se dirigèrent vers le planton de service à l'entrée. C'était un gardien de la paix d'un âge certain possédant un durillon de comptoir conséquent. Son uniforme était usé et n'avait pas vu un fer à repasser depuis fort longtemps.

- Bonjour monsieur, je m'appelle Alain Lemeunier, je souhaiterais parler au commissaire Montagni.

- Et moi j'aimerais épouser Maryline Monroe.

- Nous avons des renseignements concernant l'affaire de la gare de Saint Antoine.

- Vraiment ? Sais-tu combien de jobastres nous appellent depuis ce matin ? Tous ceux qui ont lu l'article dans le Provençal croient connaître le taré qui a fait ça. Il y en a même qui dénoncent leur femme. Tu as quel âge, t'es pas marié, j'imagine ?

- J'ai douze ans et mon père est marié avec la fille du commissaire, en clair c'est mon grand-père. Je dis cela au cas où la bouteille de vin que je vois derrière vous aurait déjà embrumé votre esprit.

- Dis donc petit, tu sais ce que l'on fait des garnements comme toi ?

- La même chose que va vous faire mon grand-père.

Sue ces entrefaites, Montagni sortit de son bureau et appela le planton.

- Marius, des nouvelles de Baptisti ?
Alain qu'est-ce que tu fais là ?

- J'ai une discussion intéressante avec le fiancé de Maryline Monroe.

Marius toussa.

- Ce garnement prétend qu'il est votre petit-fils, monsieur le commissaire. J'allais le renvoyer avec un coup de pied au cul pour lui apprendre l'insolence.

- Marius, tu es un bon policier, mais tu n'as jamais eu de flair. Ce gamin ne ment jamais. Et oui, c'est mon petit-fils. Tu voulais me voir ?

- Oui, grand-père. On a des renseignements sur ton affaire.

- Rentrez dans mon bureau.

Ils s'assirent sur des chaises de velours rouges. Le commissaire passa derrière son bureau d'acajou et fit face aux deux enfants. Ce fut au tour de Michel d'être émerveillé. Le grand homme était impressionnant et il avait un téléphone avec plusieurs touches. Derrière lui, il y avait deux photos de lui, une avec le maire de Marseille et une avec Charles De Gaulle.

- Si tu me présentais. Dit César.

- Grand-père, je te présente Michel Agoyan, un copain de ma classe au lycée.

- C'est quoi cette histoire de renseignements dont tu m'as parlé ?

- Michel est d'origine arménienne.

- Ça, j'avais deviné.

- Sa grand-mère a connu le pogrom des Arméniens par les Turcs. En voyant la photo dans le Provençal, elle a poussé un cri. Elle nous a dit avoir déjà vu ça à l'époque. Les Turcs faisaient ça aux Arméniens. Tu sais que je ne crois pas aux coïncidences.

- Moi, non plus. Michel, ta grand-mère, accepterait-elle que je l'interroge ?

- Oui, monsieur, on lui a demandé avant de venir.

- On peut y aller tout de suite ?

- Pas de soucis.

- Tu habites loin ?

- À cinq cents mètres. Au numéro deux.

- La belle maison ?

- Oui.

Ils sortirent, Montagni dit à Marius où il allait. En cours de route, il acheta un bouquet de violettes et des pâtisseries. Ils entrèrent dans la belle maison et César donna les fleurs à madame Agoyan. Elle dit quelque chose en Arménien que Michel traduisit.

- Elle ne parle pas français ? demanda César.

- Elle le comprend parfaitement, mais ne veut plus parler qu'en arménien. En même temps, cela nous permet, à nous les enfants, de le parler également.

- Surch kuzes ? dit la grand-mère.

- Vous voulez du café ?

- Volontiers, mais je le bois clair.

- Ne vous inquiétez pas, nous nous sommes adaptés aux goûts européens.

Michel amena un plateau et servi un café à sa grand-mère et un au commissaire. César sortit quatre pâtisseries. Les enfants eurent droit à un jus de fruits.

- Vous savez pourquoi je suis là ? Pouvez-vous me dire ce que vous savez de ces fers à cheval ?

- En 1915, Attatürk décréta la déportation systématique des Arméniens d'Anatolie. J'habitais Ezrurum à deux cents kilomètres de l'Arménie actuelle. Une nuit, les Turcs pénétrèrent dans les maisons des arméniens, tuèrent les notables et rassemblèrent le reste de la population pour les conduire dans des camps de concentration en Mésopotamie, l'Irak si vous préférez. La plupart moururent pendant le trajet et le reste dans les camps. Un jour, mon oncle alla trouver un officier turc pour se plaindre qu'ils marchaient dans le désert avec des chaussures de ville. Il demanda que l'allure soit ralentie. Le turc lui dit qu'il n'avait pas de

mal à suivre la cadence. Mon oncle lui fit remarquer qu'il était à cheval. « Le cheval est à pied aussi » répondit le turc. Mon oncle lui dit que les chevaux étaient ferrés, alors les Turcs se saisirent de lui et lui mirent des fers aux pieds. J'entends encore ses hurlements. Il mourut dans d'atroces souffrances, car la gangrène lui grignota les jambes.

Elle pleurait. César et Alain écoutaient sans un mot. Michel se leva et embrassa sa grand-mère.

- Il n'y a qu'eux pour faire des choses pareilles, monsieur le commissaire. Vous pouvez me croire. Ceux qui ont fait ça à votre victime sont des Turcs.

- Comment avez-vous survécu et comment avez-vous pu fuir la Turquie ?

- On a été aidés par des Turcs chrétiens. C'étaient des Assyriens. Ils se faisaient passer pour des musulmans pour aider les Arméniens. Un peu comme vos résistants pendant la guerre ou ceux qui ont aidé les juifs.

- Si je vous montre une photo, vous pourriez me dire si l'homme que l'on a retrouvé était arménien ou assyrien ? Il avait une croix tatouée sur le cœur.

- Montrez-moi ; dit-elle en français.

César lui montra la photo.

- Vous avez une photo de la croix ?

César lui montra également. Alain qui était resté en retrait regarda également cette croix.

- C'est un Assyrien, je suis formelle. Son visage porte les signes distinctifs. C'est discret, mais il ressemble à ceux qui nous ont sauvés. Croyez-moi, je n'oublierais jamais ce peuple.

- Je vous remercie beaucoup madame. Je suis désolé d'avoir fait remonter de sinistres souvenirs.

- Méfiez-vous des loups gris, dit-elle en arménien.

Michel traduisit, mais demanda à sa grand-mère de répéter.

- Les loups, méfiez-vous des loups gris, répéta-t-elle. Elle se leva et alla s'enfermer dans sa chambre.

- Je suis désolé, dit Montagni à Michel.

- Ne vous en faites pas monsieur le commissaire. Pendant les veillées, elle nous raconte son histoire pour que nous n'oublions pas.

- Qu'a-t-elle voulu dire avec les loups ?

- Je l'ignore. Si elle m'en dit plus, je vous le ferais savoir par Alain.

- Merci encore.

César s'enferma dans son bureau et appela un numéro qu'il aurait préféré oublié. À chaque fois qu'il avait travaillé avec Joseph Dubois de la sécurité du territoire, il avait failli perdre la vie. (lire « commissaire Montagni » et « le boucher de Saint Louis ».)

- César, ça fait longtemps.

- Salut Joseph, je ne te dérange pas ?

- Non, ça me fait toujours plaisir de te parler. Comment vont Léontine et Padovani ?

- Ils vont bien je te remercie, et toi, tu t'es enfin marié ?

- Oui et j'ai un fils, mais tu le sais puisque tu m'as envoyé un cadeau.

- C'est Léontine qui a insisté. Je plaisante, je suis heureux pour toi.

- Tu ne m'appelles pas pour ma belle gueule, c'est toi qui t'occupes de cette affaire à la gare de Saint Antoine ?

- Pourquoi je ne suis pas étonné ? Oui et justement j'ai besoin de tes lueurs. Que sais-tu des loups gris ?

- Les Turcs seraient derrière ça ? C'est vrai, j'avais lu un mémo comme quoi, ils mettaient des fers aux Arméniens au moment du pogrom. Attends, je prends mon dossier.

Je te fais un résumé ?

- Oui balance l'essentiel.

- Voilà, les « Loups gris » sont une organisation armée ultranationaliste. Le mouvement est décrit comme néo-fasciste, anticommuniste, anti-grecs, antikurdes, anti-arméniens, homophobe, antisémite et antichrétien.

- Ils n'ont rien contre les Français d'origine italienne ?

- Non, mais ne va pas te frotter à eux. Ils sont violents et comptent dans leurs rangs beaucoup d'anciens militaires. Et je ne t'ai

pas dit le meilleur. Depuis la guerre froide, ils sont de mèche avec la CIA.

- Putain encore ces ricains. Tu vois un rapport avec mon affaire ?

- Tu devrais appeler les renseignements généraux. Je sais qu'ils surveillent des bandes de Turcs à Marseille.

- Le jour où toutes les forces de police travailleront ensemble, les méchants perdront le match. Tu t'imagines si on avait fait comme ça en 45 ? On serait allemands aujourd'hui.

- Je sais César, mais n'oublie pas que ton maire est dans le camp de Mitterrand. Cela ne plaît pas à tout le monde place Beauvau (ministère de l'Intérieur).

- Je te remercie encore une fois. À plus Joseph.

Montagni appela les renseignements généraux à la préfecture de Marseille.

- Commissaire Tarique, à qui ai-je l'honneur.

- Vous avez l'honneur de parler au commissaire Montagni. C'est quoi cette façon de répondre au téléphone ?

- Montagni ? Le héros de la résistance et membre du parti socialiste ? Je suis un ancien militaire, j'ai gardé cette habitude. Vous m'appellez au sujet de la gare de Saint Antoine ?

- Je me sens comme un mari cocu ? Tout le monde semble en savoir plus que moi sur cette affaire. Je viens de raccrocher avec la DST. Que savez-vous des loups gris à Marseille ?

- Sur la place Canovas, à Saint Antoine vient de s'ouvrir un restaurant turc qui sert du Kebab. Les propriétaires sont des membres des loups gris. Nous les surveillons, car ils pourraient utiliser leur resto pour vendre de la cocaïne.

- Pourquoi ne suis-je pas au courant ? C'est quoi ce qu'ils servent, ce Kebab ?

- C'est un mélange de viandes rôties. Il y a du mouton, du poulet, de la dinde, enfin tous les déchets des boucheries sauf le porc, vous vous imaginez bien.

César sursauta, c'était la description du bol alimentaire trouvé dans l'estomac de la victime.

- Vous n'êtes pas au courant, car nous avons infiltré leur mouvement et moins de gens connaissent notre opération, mieux on se porte.

- Vous savez que je suis habilité secret défense, vous devriez me faire confiance.

- Alger est loin commissaire, ça fait vingt ans et je vous rappelle que vous avez eu, à l'époque des relations troubles avec le futur président algérien.

- J'ai sauvé la fille de Ben Bella. L'honneur et la défense du pays ne sont pas incompatibles. Et ne me faites pas le coup de

mon amitié avec Deferre. J'ai connu Gaston pendant la guerre.

- Je sais tout cela, monsieur le commissaire. Si vous devez enquêter sur les Turcs de Saint Antoine, soyez discret sur tout ce qui concerne la drogue.

- J'ai un meurtre sur les bras. Je mène mon enquête comme je le veux. Mais je ne trahirais pas votre informateur dont je ne sais rien. Merci monsieur le commissaire.

À Toulon, l'inspecteur Martin découvrit qu'il y avait soixante-deux Dauphines couleur vert eau immatriculées dans le Var. Il nota consciencieusement le nom et l'adresse des propriétaires. Il espéra que le commissaire

Montagni ne l'enverrait pas chez chacun d'eux pour les interroger. À tout hasard, il décida de se rendre au commissariat principal non loin du port. Il fit les cinq cents mètres à pied ce qui lui permit d'apercevoir au loin, sur les quais de la base navale, le porte-avions Clémenceau.

Martin a fait son service militaire dans la marine et grâce à la logique de l'armée, il avait été basé à Brest alors que les Bretons eux faisaient leur service à Toulon. Il n'avait donc pas encore eu la chance de voir ce magnifique bâtiment de la Royale.

Il arriva au commissariat au moment où un « civil » était en train de beugler qu'il voulait qu'on prenne sa plainte. On lui avait volé sa belle Dauphine vert eau et les policiers n'arrivaient pas à lui faire comprendre qu'il

devait se rendre dans un commissariat de quartier et non ici, à la direction centrale de la PJ.

Martin se présenta au planton et demanda qu'un inspecteur prenne la déposition de ce monsieur, car c'était certainement en relation avec une affaire criminelle. La Dauphine avait été volée à Saint-Cyr sur mer où monsieur Tomasi avait un cabanon de pêche. Il était parti à bord d'un pointu, une barque typique de cette région et à son retour, la voiture n'était plus là. Il n'avait rien vu. La piste de la Dauphine était devenue froide, glacée même. Martin reprit le premier train pour Marseille. Au moins, il avait vu le « Clem ».

Le lendemain, Montagni se rendit au restaurant turc de la place Canova à Saint-Antoine avec Baptisti. L'enseigne en néons jaunes affichait le nom de l'établissement : Asena. Ils pénétrèrent une petite échoppe meublée de chaises et tables en plastique. C'était la nouvelle mode des années soixante-dix. Les snobs appelaient cela de la bakélite, pour César ce n'était rien d'autre que du plastoc, et dans plastoc, il y a toc. Il n'aimait que les meubles en bois pas comme son beau-fils qui ne jurait que par le formica.

Quand ils arrivèrent, un jeune serveur leur dit que l'établissement était fermé. Il n'ouvrait qu'à 11h 30.

- Police, dit Baptisti nous voulons voir le patron.

Un homme d'une quarantaine d'années, brun, moustache à la Staline et plutôt baraqué arriva.

- Commissaire Montagni, vous honorez mon modeste établissement. Je m'appelle Omer Demir.

- Je n'ai pas le souvenir de vous avoir déjà coffré. Comment me connaissez-vous ?

- Il suffit de lire les journaux. En plus, le Provençal d'hier fait mention d'un meurtre dont la victime portait des fers à cheval. Vous savez combien les gens sont médisants. Il se dit chez les sous-hommes que les Turcs ferraient les Arméniens pendant le massacre imaginaire. Alors j'attendais votre venue.

- Qui traitez-vous de sous-hommes ?

- Les Arméniens, les Assyriens, les Grecs, les pédés et les communistes.

- On peut dire que vous n'avez pas la langue de bois.

- Vous non plus j'espère commissaire. Vous vous êtes dit que les meurtriers ne pouvaient être que des Turcs, voire même des loups gris. Alors avec le nom de mon restaurant, vous avez fait le lien direct.

- Pourquoi, ça veut dire quoi Asena ?

- Asena est la louve qui a élevé le père de la nation turque. Un peu comme Rémus et Romulus pour les Romains. Voulez-vous un café ?

- Volontiers.

- Amir, trois cafés s'il te plaît. Asseyons-nous.

- Je suis chrétien et j'étais communiste, suis-je un sous-homme pour vous ?

- Ne jouez pas à ça commissaire. Vous vous êtes battu pour votre pays comme moi, je me suis battu pour le mien. Je suis un immigré comme votre père était un immigré. Je vous respecte et j'en attends autant de vous.

- Si je vous montre la photo de l'homme que nous avons trouvé à la gare, vous pourrez me dire si vous l'avez déjà croisé ?

- Bien sûr.

Baptisti montra la photo du visage de la victime.

- « Tanri merhamet etsin ».

- Pardon ?

- « Que Dieu ai pitié de lui ». C'est Mehmet Yilmaz un Turc. Il n'était pas de notre communauté. Il est venu avant-hier manger notre Kebab. C'est une spécialité de notre pays. En vérité c'est un plat qui a été créé en Allemagne, mais ça, il ne faut pas le dire. C'est un secret, je vous fais confiance. C'est un mélange de viandes rôties. Comme votre bouillabaisse, c'est un plat de pauvre qui a été adapté. Les Européens commencent à en raffoler. Si vous étiez venu plus tard, je vous en aurais servi une assiette.

- Que pouvez-vous me dire sur ce Yilmaz ?

- Rien. Il a dit venir du pays et cherchait un ami à lui.

- Il vous a donné son nom ?

- Enis Kaya. Je ne le connais pas.

- Saviez-vous qu'il était chrétien ?

- Quoi, impossible. Il a prononcé les paroles saintes : « Dieu, accorde-nous des bénédictions dans ce que Tu nous as accordé comme subsistance et préserve-nous du châtement de l'enfer ».

Montagni montra la photo de la croix sur le torse de la victime.

- Vous en déduisez que c'était un chrétien ? Je porte la marque du loup sur mon cœur, cela ne fait pas de moi un adorateur des anciennes religions. Je ne

connais pas la signification de cette croix. Il pouvait être musulman et appartenir à une organisation caritative.

- Vous en connaissez des organisations caritatives turques ?

- Non commissaire, j'étais dans l'armée avant de venir en France. Aujourd'hui je suis un honnête commerçant et je n'ai plus de contact avec les autorités d'Ankara.

- Une idée de qui a pu faire cela à Mehmet Yilmaz ?

- Vous pensiez que c'était des Turcs qui avaient fait cela à un chrétien. Et si vous faisiez le raisonnement inverse ?

- Les Arméniens ?

- Je n'accuse personne, mais ne croyez pas leurs fables sur le massacre.

- J'ai combattu les nazis pendant la guerre et eux aussi disaient que l'holocauste était une fable. Si vous voulez me respecter, ne me prenez pas pour un idiot. Je suis parfaitement capable de me faire ma propre opinion. Si j'ai besoin d'autres renseignements, je vous convoquerais au commissariat. Au plaisir, monsieur Omer Demir.

Montagni et Baptisti sortirent du restaurant.

- Rentre au commissariat et demande à ce que leur téléphone soit mis sur écoute.

Sache que les stupés sont déjà sur leur dos. Si le juge nous refuse une écoute, tu te mettras en rapport avec eux pour obtenir leurs PV. Moi, je vais voir le curé de Saint-Louis. Cette histoire de musulman avec une croix chrétienne je n'y crois pas. Je vais creuser ça.

César déposa Sauveur au commissariat et alla à la paroisse. L'église de Saint Louis était de style moderne. Consacrée en 1935, l'église se composait d'une tour-clocher, d'une nef surmontée d'une coupole et d'une chapelle anciennement dédiée à la Vierge. Cet ensemble avait été réalisé en béton armé, aussi bien pour les structures que pour la décoration extérieure. Le constructeur réalisa l'archange Gabriel de neuf mètres de haut au sommet du clocher et un Christ en croix

encadré de part et d'autre par deux anges sur la façade principale.

L'entrée principale se situait au pied de la tour carrée supportant le clocher également carré, mais positionné dans un axe à quarante-cinq degrés par rapport à celui de la tour. Au-dessus de la porte figurait un chrisme (symbole du Christ formé d'un X et d'un I) en béton ajouré placé dans une ouverture circulaire. Au sommet du clocher, l'archange Gabriel brandissait la couronne d'épines.

La façade principale sur le chemin de Saint-Louis au Rove était la seule à comporter un décor sculpté. Elle se composait de trois panneaux verticaux séparés par des pilastres. Le panneau central, le plus haut, était décoré par un immense Christ en croix réalisé en très

haut relief. Sous le crucifix se trouvait l'inscription en français et non en latin « L'amour est plus fort que la mort ». Les panneaux latéraux étaient décorés dans leur partie haute d'un bas-relief représentant deux anges et dans leur partie basse d'un vitrail en pavés de verre.

La nef de l'église était recouverte d'une coupole supportée par un tambour circulaire de vingt et un mètres de diamètre en béton armé et de cinquante centimètres d'épaisseur. Dans ce tambour étaient pratiquées quarante ouvertures circulaires permettant l'éclairage de la nef. Dans ces ouvertures des rosaces étaient décorées par une simple lettre de l'alphabet dont l'ensemble formait le début d'un hymne religieux : « gloria in excelsis deo et in terra

pax » (Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre).

Montagni contourna l'église et toqua à la porte du presbytère. Personne ne répondit. Le commissaire commença à partir quand il aperçut un homme en soutane arrivant sur un vieux vélo. La première impression qu'eut César était qu'il s'agissait de l'abbé Pierre en plus jeune. Mais, on n'était pas curé de père en fils, non ?

- Vous êtes le curé de la paroisse ?

- Oui monsieur le commissaire, je suis ravi de vous rencontrer enfin.

- Vous me connaissez ?

- Un berger prend soin de toutes ses brebis, même si celles-ci n'en ressentent pas le besoin.

- Donc pour vous je suis une brebis ?

- C'est une image, vous n'êtes pas aussi ignorant du fait religieux ?

- Non bien sûr.

- Que me vaut votre visite ? Je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer, je prends mon poste à l'usine dans une demi-heure.

- À l'usine, vous n'êtes pas curé ?

- Je suis un prêtre ouvrier. J'officie à la paroisse, mais je refuse que l'Église me paye. Je gagne ma vie en travaillant. Cela me permet de me sentir plus proche de mes paroissiens.

- Le socialiste que je suis applaudit des deux mains. Je voudrais vous montrer une photo, vous êtes d'accord ?

- Pas de soucis.

Montagni sortit la photo de la croix tatouée sur le corps de Mehmet Yilmaz.

- Que pouvez-vous me dire sur cette croix ? Elle n'est pas banale.

- C'est au sujet du corps que vous avez trouvé à la gare de Saint Antoine ?

- Oui.

- Vous ne le savez peut-être pas, mais pour être prêtre il faut obtenir une License en théologie. Moi, j'ai un doctorat. Ma thèse a porté sur la septième croisade, celle de Saint Louis. C'est par pur hasard que j'ai été

nommé ici, mais vous ne m'empêchez pas de penser que Dieu a le sens de l'humour. C'est une croix de templier.

- Quoi, vous voulez dire les chevaliers templiers ?

- Oui, je suis formel. Savez-vous de quelle nationalité était votre victime ?

- Turc, peut-être Assyrien.

- Saint Louis a eu des contacts avec l'Émir d'Alep, un Syrien actuel qui souhaitait combattre l'Égypte. Beaucoup d'Assyriens se sont alors convertis et ont rejoint les chevaliers du temple. Ce n'est pas étonnant que votre homme porte cette croix.

- Y avait-il des Arméniens chez les templiers ?

- Pas à ma connaissance, mais le royaume d'Arménie s'étendait du nord d'Antioche à Mersin. Donc ce n'est pas impossible, mais je n'y crois pas. Les chrétiens orthodoxes ne s'entendaient pas avec l'Église catholique. Lors de la quatrième croisade, les catholiques ont rasé Constantinople. Néanmoins, les Arméniens ont négocié un traité avec Louis IX pour mettre fin au conflit qui les opposait à Antioche.

- Je cherche des réponses et vous complexifiez le problème.

- L'histoire de la région est complexe. D'Antalya en Turquie au Caire, peu de gens peuvent prétendre appartenir à une ethnie plus qu'à une autre. Alors votre homme pouvait être turc, syrien, arménien ou

libanais. Ce qui est sûr c'est qu'il était chrétien.

- Vous êtes formels ? On l'a entendu réciter une prière musulmane.

- À quelle heure ?

- Au repas de midi.

- Jésus est cité dans le Coran comme un prophète. La prière avant le repas est quasiment identique aux origines, dans les deux religions. Un musulman l'interprétera comme coranique tandis qu'un chrétien, comme biblique. Nous entendons et comprenons ce que l'on veut entendre et comprendre.

- Savez-vous s'il y a encore des templiers aujourd'hui ?

- Bien sûr, les francs-maçons sont les descendants des templiers. Allez voir le maître de la loge du grand orient. Il vous en dira plus.

- Je vous remercie monsieur le curé.

- Votre petit fils Alain, n'est pas baptisé. Ne le laissez pas sans la protection de Dieu.

- Il est déjà sous la mienne. Ce n'est pas si mal.

Ce mercredi, l'Association Sportive Arménienne de Saint Antoine rencontrait le Football Club de la Viste. César Montagni assistait à la rencontre en tant que grand-père, son petit-fils jouait dans les buts du

FCV. Pourtant cela aurait pu être le commissaire qui était là aujourd'hui, tellement le club arménien était réputé pour jouer durement et ses supporters pour créer des ennuis à chaque match. D'ailleurs, il avait renforcé la présence policière à Saint Antoine pour l'occasion.

Les quartiers nord de Marseille étaient fournis en clubs sportifs à caractère ethniques. Quand ce n'était pas les Lusitaniens, c'étaient les Espagnols, les Italiens ou les Algériens. Et chacun mêlait rivalités identitaires et football. Le FCV lui était composé d'une multitude d'origines différentes. Sa seule identité était le fait d'appartenir au quartier de la Viste, le bien nommé, car on jouissait d'une vue sur toute

la rade depuis les collines de Marseille Veyre à l'ouest jusqu'aux calanques de Cassis à l'est.

Alain Lemeunier le petit fils de César était le maître dans ses cages de football. Doué d'une vista et de réflexes quasiment surhumains, il était respecté et apprécié par ses équipiers.

Joseph Krikorian l'avant-centre de l'ASASA arriva balle au pied dans la surface de réparation du FCV. Alain se jeta dans ses pieds et lui arracha le ballon. Seulement en faisant cela, il heurta le joueur adverse et le déséquilibra. Un attroupement s'était formé devant les buts et les joueurs arméniens essayaient de s'en prendre au gardien. Les supporters criaient au scandale et exigeaient un carton rouge. César était à deux doigts

d'entrer sur le terrain pour protéger son petit-fils.

Alain était persuadé d'avoir joué le ballon et de n'avoir pas commis de faute, malgré cela, l'arbitre siffla un penalty et lui mit un carton jaune pour éviter une émeute.

Krikorian posa le ballon sur le point de penalty et Alain se plaça sur sa ligne. Quand le buteur entama sa course d'élan, le gardien fit mine de se déplacer sur la gauche. Joseph enregistra dans son subconscient le mouvement du gardien et tira à droite. Alain prit un pas d'élan et se détendit à droite à l'horizontale. Tout son corps, des orteils aux dernières phalanges de ses mains, ne formait qu'un bloc infranchissable. Alors que le ballon prenait la direction du but, il fut touché et dérouter vers l'extérieur.

Un cri s'éleva des tribunes, c'était César qui exultait. Les autres spectateurs enregistrèrent la présence du commissaire de Saint Louis et il n'y eut plus aucun incident jusqu'au coup de sifflet final. Le match se conclut par un zéro à zéro, de bon augure pour le FCV qui jouait à l'extérieur.

À l'issue du match, César récupéra Alain et alla voir l'entraîneur du club de football arménien dans ses locaux. Achod Kadé était le président de l'amicale Arménienne de Marseille. Avocat au tribunal de grande instance, il s'était spécialisé dans la défense des intérêts des Arméniens de la métropole phocéenne. À la fin de la guerre, son père avocat lui aussi s'était surtout occupé des Arméniens qui avaient été spoliés par

l'Allemagne Nazi, comme les juifs. Depuis qu'Achod avait repris le cabinet, il s'occupait de plus en plus de cas de violences sur les personnes, car depuis l'arrivée massive d'immigrés d'origine du Maghreb et de Turquie, les Arméniens défendaient parfois durement leur mode de vie.

À leur arrivée en France, traumatisés par le pogrom, ils avaient dû affronter le racisme et la xénophobie. Aussi s'étaient-ils regroupés dans des quartiers où ne résidaient que des Arméniens. La poussée démographique avait été telle dans les années soixante, que des cités ouvrières avaient poussées comme des champignons, amenant un brassage de population. Des tensions faisaient que Montagni devait souvent intervenir dans ces quartiers.

- Commissaire, c'est votre petit-fils, le gardien de la Viste ?

- Oui, monsieur Kadé, mais ce n'est pas pour cela que je souhaiterais vous parler.

- J'imagine que vous venez me voir pour le meurtre de la gare. Suivez-moi dans mes bureaux. Pensez-vous que le garçon doive entendre ça ?

- Va m'attendre dans la voiture, dit César à Alain. Il lui tendit les clefs.

- Je parie que vous pensez que c'est un Arménien qui a fait le coup, car la victime avait des fers aux pieds. Peut-être savez-vous que les Turcs faisaient cela à mes compatriotes pendant le pogrom.

- Oui, je le sais, madame Agoyan m'a raconté ce qu'elle a vécu en Turquie.

- Madame Agoyan ? Pourquoi avez-vous embêté cette femme ? Elle est très respectée dans la communauté.

- Mon petit-fils est dans la même classe que Michel Agoyan. C'est lui qui a demandé à sa grand-mère.

- Je comprends. Avez-vous entendu parler des loups gris ?

- Oui, et justement j'aimerais que vous m'en disiez plus.

- Ils sont aussi pourris que les SS pendant la guerre. En Turquie, ce mouvement peut être comparé aux escadrons de la mort en Amérique du Sud. Ils font les sales besognes pour le gouvernement. Ils

assassinent, torturent ou enlèvent les opposants politiques, les intellectuels qui osent parler du pogrom, les communistes, les homosexuels et même les chrétiens.

- Savez-vous s'il y a des loups gris à Marseille ?

- À cent mètres d'ici. Vous avez rendu visite au patron du restaurant Asena, c'est un loup gris.

Montagni enregistra le fait que les Arméniens surveillaient le restaurant turc.

- Vous voulez dire que les loups gris sont actifs en France ?

- Bien sûr. En France, en Allemagne, en Italie et d'en d'autres pays européens. Le président turc, Fahri Korutürk, est un militaire. Il a été nommé suite à un coup

d'État. Il craint que les parmi les Turcs vivant à l'étranger, des opposants cherchent à le destituer. Il a mandaté d'anciens militaires pour les surveiller. Les loups gris font donc de l'intimidation chez les immigrés. De temps en temps, ils en profitent pour faire taire les Arméniens qui militent pour que les pays européens reconnaissent officiellement le pogrom.

- Si je vous entends bien, vous pensez que les loups gris ont fait taire l'homme que nous avons retrouvé sur les rails.

- J'en mettrais ma main à couper. Désolé pour cette expression mal placée dans les circonstances actuelles.

- Est-ce que les noms de Mehmet Yilmaz ou Enis Kaya vous disent quelque chose.

- Non, lequel est le mort ?

- Secret de l'instruction.

- Je comprends, je vais quand même faire passer le mot et si j'ai quelque chose, je vous le ferais savoir.

- Une dernière chose. À votre connaissance, y avait-il des Arméniens chez les templiers pendant les croisades ?

- Question bizarre, mais non, je l'affirme. Les chrétiens orthodoxes n'ont jamais pardonné aux croisés d'avoir rasé Constantinople.

- Et existe-t-il une loge maçonnique arménienne ?

- Pas à ma connaissance.

- Je vous remercie, monsieur Kadé. Je peux vous affirmer que la victime n'était pas arménienne, donc faites passer le mot que je ne veux pas de représailles contre les turcs. Me fais-je bien comprendre ?

- Clair comme de l'eau de roche.

Dans la chaîne de l'Étoile, Gaston Daumas chassait la Bartavelle comme le faisait Joseph Pagnol, le père de Marcel avant lui. Son chien, un Setter anglais, marqua l'arrêt devant un bosquet de chênes verts. Derrière le stridulement des cigales, il reconnut le roucoulement de la perdrix royale. Il donna un ordre discret à son chien qui fit s'envoler les gallinacées. Il épaula son fusil Leyre à deux coups et tira. Les

Bartavelles planèrent quelques secondes et tombèrent dans le ravin de la Baume.

Baume en provençal signifiait grotte. Ce ravin était le lit d'un ancien torrent glacière menant aux grottes Loubières qui avaient servis de refuge à la population locale au temps du néolithique. Gaston commença à descendre le vallon à la suite de son chien quand il aperçut une voiture abandonnée. C'était une Dauphine verte, la voiture qu'il aurait aimé s'acheter, mais son épouse lui avait demandé de choisir. C'était soit la chasse, soit une nouvelle voiture. Il avait choisi. Il récupéra ses deux volatiles et repartit vers Château Gombert. Après une heure de marche à bonne allure, il entra dans la gendarmerie pour signaler sa trouvaille.

Le maréchal des logis-chef qui commandait la brigade de gendarmerie fit immédiatement le lien avec l'affaire de la gare de Saint Antoine et téléphona au commissariat de Saint Louis.

Le lendemain, Montagni, Baptisti et l'identité judiciaire se rendirent sur les lieux. La Dauphine était abandonnée sur un chemin masqué par la forêt méridionale. Sa couleur la rendait quasiment invisible pour quiconque aurait marché sur le chemin des grottes Loubières. Les clefs étaient encore sur le tableau de bord. César les prit ou ouvrit le coffre après avoir entouré sa main dans un mouchoir pour ne pas laisser ses empreintes. Le coffre était vide, mais les inspecteurs de l'identité recueillirent quelques fibres qui

ressemblaient nettement au tapis qui avait entouré le corps. Ils relevèrent les empreintes sur les portières, le volant et le levier de vitesse. Les voleurs et probablement assassins n'avaient visiblement pas peur de laisser leurs traces.

Au bout de deux heures, une dépanneuse récupéra la voiture et l'emmena à la fourrière municipale dans le quartier des Arnavaux de Marseille. Là elle serait auscultée plus précisément, mais Montagni ne croyait pas que cela donnerait quelque chose de nouveau.

Il retourna à son bureau et fit le point avec Baptisti.

- Qu'est-ce qu'on a Sauveur ?

- Dans la nuit de dimanche à lundi, un certain Mehmet Yilmaz, citoyen turc d'origine assyrienne est retrouvé mort sur les rails de la gare de Saint Antoine. Il avait des fers à cheval aux pieds.

- Avons-nous la confirmation de son identité ?

- Non, commissaire, à part le renseignement du patron du restaurant Asena, on n'a rien de plus. Ce même patron vous a dit que la victime recherchait un dénommé Enis Kaya.

- Tu as trouvé quelque chose sur ce bonhomme ?

- Non plus, tout ce que nous savons vient de renseignements que vous avez glanés. Nous avons rapidement découvert que le

corps a été transporté par une Dauphine verte immatriculée dans le Var. Nous connaissons le nom du propriétaire de la Dauphine, on a retrouvé la voiture et nous attendons les résultats de l'IJ concernant les empreintes.

- Je veux que Martin retourne à Toulon, nous avons trop rapidement laissé refroidir la piste du propriétaire. Je veux tout savoir sur lui et pourquoi c'est sa voiture qui a servi à transporter le corps.

- À vos ordres commissaire. On sait également que le mort était chrétien et non musulman et que la croix tatouée sur son torse aurait une origine templier. La seule fois dans l'histoire où on trouve la mention de fers à cheval sur un homme, cela s'est passé durant le massacre des Arméniens perpétré par les Turcs en 1915.

- Putain, mais c'est quoi le lien avec tout ça ?

- Le curé de Saint Louis vous a parlé des francs-maçons. Peut-être devriez-vous rencontrer leur patron ou je ne sais comment ça s'appelle.

- Un grand maître. J'y ai pensé, mais j'ai peur de passer pour un con.

- Que dit votre intuition ?

- Qu'on va y aller. Dit à Martin de repartir dans le Var, ensuite on va manger puis je passerais quelques coups de fil.

Alain n'avait pas cours avant dix heures, aussi décida-t-il d'aller avec sa mère faire des courses chez Louis Focardi, un épicier à

l'ancienne et accessoirement ami d'enfance de son grand-père. Il avait en tête la rédaction que son professeur de français leur avait donné à faire. L'échoppe de Louis, c'était comme ça qu'on l'appelait dans le quartier, était relativement petite et particulièrement sombre. À l'extérieur un étal recélait quelques fruits et légumes tandis qu'à l'intérieur on y trouvait des boîtes de conserve, mais le plus caractéristique était le billot en bois sur lequel trônaient une pièce de viande indéfinissable, des couteaux et un tranchoir. Le reste de la boucherie et de la charcuterie s'étalait dans une banque non frigorifiée et abordait des couleurs virant au marron gris.

« Je ne peux pas mettre ça dans ma rédac », se dit Alain, alors qu'y-a-t-il de remarquable dans cette épicerie ? Il ferma les

yeux et là, les effluves, odeurs et autres senteurs l'assaillirent. Ça sentait le thym, le basilic, les épices, mais aussi les quelques produits de droguerie comme la naphthaline ou la soude caustique. Le bourdonnement des mouches qui tournaient tels des rapaces au-dessus des morceaux de viande, se disputait avec le tintement de la caisse enregistreuse et de la clochette à l'entrée de la boutique.

Mais c'est quand il rouvrit les yeux qu'il constata que les boîtes de conserve n'avaient pas été disposées au hasard, mais dans un camaïeu de couleurs qui faisait écho à celles des fruits et légumes de l'entrée. Là, il regarda monsieur Louis et le remercia silencieusement. Il lui avait offert sa rédaction.

- Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? demanda Focardi. Tu passeras le bonjour à ton grand-père et tu lui diras qu'il peut passer me voir quand le grand commissaire aura le temps, bien entendu.

- Malheureusement il est pas mal occupé ces temps-ci, dit Maryse, la mère d'Alain.

- Comment va ta mère ?

- Elle va bien merci.

- Tu lui passeras le bonjour aussi.

- Je me trompe où j'ai toujours pensé que vous aviez le béguin pour elle ?

- Ta mère était la plus belle femme de Marseille en son temps. Aujourd'hui ce n'est plus possible, car tu l'as remplacé.

Louis fit un clin d'œil à Maryse.

- Ne répète pas cela à ton père, dit-il à Alain, en lui faisant un clin d'œil aussi.

Maryse était une très belle femme arborant une chevelure blonde et les yeux verts de son père. Alain avait toujours pensé qu'elle ressemblait à Sheila. Elle avait rencontré son mari, Guy Lemeunier, car leurs parents se fréquentaient dans une guinguette du quartier de Saint Henry. Bien qu'elle ait été convoitée par tous les garçons des quartiers nord, elle avait flashé sur ce beau jeune homme brun avec des cheveux bouclés qui était beaucoup plus mûr que les autres. Ayant fait la guerre d'Indochine, Guy était un homme renfermé et sérieux. Néanmoins, il était rapidement tombé amoureux de cette magnifique jeune femme plus jeune que lui

de quatre ans. Ils se marièrent rapidement, car elle était tombée enceinte.

Montagni téléphona de nouveau aux renseignements généraux. Le commissaire Tarique lui donna l'adresse de la loge du Grand Orient à côté du cours Lieutaud dans le quartier de Noailles. Baptisti prit une Simca 1100 blanche et ils se rendirent au centre-ville. Ils passèrent devant le Lycée Nord où Alain étudiait, prirent par les quais et montèrent sur le toboggan à quatre voies jusqu'à la Joliette. Devant eux, Notre Dame de la Garde se découpait dans le ciel bleu tandis que sur la droite, des bateaux en direction d'Alger s'apprêtaient à lever l'ancre.

Ils ne passèrent pas sous le tunnel et contournèrent le vieux port. C'était une belle

journée de septembre et des touristes flânaient encore sur le quai de la Mairie et celui de rive neuve. Le Ferry-boat envoyait sa fumée noire au milieu du Lacydon emmenant des Américains vers la place aux huiles. César souriait en pensant à leur déception quand ils constateraient que le bar de la Marine, de Marius, Fanny et César, n'existait pas, sinon dans l'imagination de Marcel Pagnol.

Au bout du quai des Belges, ils prirent à gauche rue Vacon, rejoignirent la rue d'Aubagne et se garèrent sur le cours Lieutaud. Un gardien de la paix se rua sur eux pour leur demander de ne pas rester là quand il reconnut le commissaire.

- Vous êtes en service, monsieur le commissaire ?

- D'après toi ?

- Question bête. Je vous garde la voiture, on sait jamais ce qui peut passer par la tête des minots du quartier.

- Bonne initiative. Je n'en ai pas pour longtemps. Tu as ta radio ?

- Oui monsieur le commissaire, toujours.

- Tu préviens la PJ que je suis rue Bédarrides.

- Vous allez au Grand Orient ?

- Si on te le demande ...

Ils empruntèrent une voie piétonne et arrivèrent devant le Grand Orient. C'était un immeuble de trois étages où une simple plaque munie d'une sonnette faisait mention de la présence de la plus grande loge

maçonnique de France. César sonna. Au bout de quelques secondes, une voie sortit d'une petite grille sur le mur.

- C'est pourquoi ?

- Commissaire Montagni, je souhaiterais parler avec votre Grand Maître.

- Un instant.

Quelques secondes encore et un homme plutôt costaud, mais en costume strict ouvrit la porte de l'immeuble.

- Puis-je voir votre carte, monsieur le commissaire ?

- Pas de problèmes ? César montra sa carte de police ainsi que Baptisti. C'est habituel cette méfiance ?

- Vous avez demandé à voir le Grand Maître, comment savez-vous qu'il est ici ?

- Je ne vois pas où vous voulez en venir, mais une loge a bien à sa tête un Grand Maître ?

- Je pense que vous êtes mal renseigné, monsieur le commissaire, mais entrez. Monsieur Jean Pierre Prouteau accepte de vous parler.

Très dubitatif, Montagni suivit ce qui semblait être un garde du corps et grimpa trois étages. Une porte insignifiante pour un quidam, mais blindée pour celui qui savait observer s'ouvrit et ils entrèrent dans un magnifique appartement.

- Bonjour monsieur le commissaire, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais de réputation. Je suis le Grand Maître de la loge du Grand Orient de France.

- De France ? Je pensais rencontrer le responsable marseillais.

- Je suis là incognito, cela explique pourquoi on vous a demandé vos papiers avant de vous faire monter. Que peut le Grand Orient pour la police française ?

- J'enquête sur la mort d'un homme retrouvé sur le quai de la gare de Saint Antoine.

- Celui qui avait des fers à cheval aux pieds ?

- Oui.

- Et qu'est-ce qui vous a amené chez nous ?

- Je dois vous avouer que je nage dans une eau plus que trouble. Tout ce que j'ai c'est un nom et cette croix ?

Montagni montra la photo en observant la réaction du maître. Imperceptiblement il tressaillit en voyant le tatouage.

- Vous voyez une croix et vous venez voir une loge maçonnique, pourrais-je savoir comment vous avez fait ce lien ?

- Donc il y a un lien. Le père Christophe de Saint Louis m'a dit que c'était une croix de templier et que les héritiers des chevaliers du temple étaient les francs-maçons.

- Ce n'est pas totalement faux, mais grandement incomplet. Le terme de francs-

maçons regroupe un grand nombre de loges. Les loges, contrairement à ce que croit les adeptes de la théorie du complot, ne regroupent que des hommes et des femmes qui réfléchissent.

- Et qui réfléchissent à quoi ?

- La France dispose d'hommes politiques qui imaginent des lois, qui les votent et d'autres qui les font respecter comme vous. Mais ces hommes politiques n'ont pas le temps de regarder à long terme. Leur durée de vie à la tête du pays dépend de leur réélection. Leur préoccupation est plus portée vers l'électorat que vers l'avenir. Aussi ont-ils besoin d'hommes comme nous, qui réfléchissons sur le long terme. C'est nous qui initiions les lois et qui faisons la politique sociale, industrielle et agricole de la France.

Nous avons également des liens avec les loges des autres pays, ce qui nous permet de réguler également la diplomatie internationale.

- Vous détenez un pouvoir obscur. Vous vous amusez à modeler le monde sans risquer la sanction électorale.

- Vous voyez, quand on ne nous connaît pas on imagine immédiatement un monde fait de complots. Il y a autant de loges que de partis et de modèles politiques. Savez-vous que monsieur Gaston Defferre est franc-maçon ?

- Je ne le savais pas. Pourrions-nous revenir à mon affaire ? Quel est le lien entre les templiers et la franc-maçonnerie ?

- Quand Philippe Le Bel massacra les templiers en 1307, beaucoup d'entre eux

fuirent en Écosse où ils se reconstituèrent en loges qui donnèrent naissance au mouvement de franc-maçonnerie. Mais rien ne fut simple et il n'y a pas de preuves. Disons que c'est notre légende.

- Ce qui n'est pas une légende, c'est que vous avez tressailli quand je vous ai montré la croix.

- Vous avez parlé d'un nom. Pouvez-vous me dire comment s'appelait cet homme.

- Mehmet Yilmaz, nous pensons qu'il était turc, mais d'origine assyrienne.

Jean Pierre Prouteau s'assit, visiblement marqué par cette révélation.

- Visiblement, vous connaissiez cet homme.

- Pouvez-vous garder un secret monsieur le commissaire ?

- Je suis habilité secret défense, mais vous le savez certainement.

- Oui, j'étais en Algérie en 1954 et je sais ce que vous y avez fait.

- Je vous arrête, mon inspecteur n'est pas au courant.

Baptisti le regarda surpris.

- Justement je souhaiterais vous parler en privé.

- Sauveur, ne te vexe pas, va m'attendre dans la voiture.

- Rien de ce qui vient de vous ne peut me vexer, monsieur le commissaire. Je vous respecte trop.

Baptisti sortit et rejoignit le gardien de la paix. Ils s'assirent en terrasse et commandèrent un Perrier menthe.

- Quand j'ai été élu à la tête de la loge du Grand Orient, j'ai récupéré une situation catastrophique. La loge est ruinée. Mon prédécesseur avait des idées quelque peu grandioses. Il voulait internationaliser notre loge, mais nous ne pouvions rivaliser face aux homologues américains qui ont des fonds astronomiques. Nous avons acquis un hôtel particulier à Paris et avons du mal à payer les traites. Ma mission est donc de remettre de l'ordre dans nos finances. Ne vous moquez pas commissaire, mais j'ai fait appel à des chercheurs de trésor pour mettre la main sur celui des templiers.

- Vous êtes en train de me dire que Mehmet Yilmaz était un chasseur de trésor ?

- Oui, il ne faisait pas partie de ceux que j'ai contactés. C'est lui qui est venu me voir. Il m'a affirmé qu'il appartenait à une congrégation ayant gardé les secrets de l'ordre du Temple. Ses mots exacts furent qu'ils étaient templiers. Je n'y ai pas cru sur le moment jusqu'à ce qu'il me montre une Menorah, vous savez ce que c'est ?

- Oui, un chandelier à sept branches. C'est un symbole de la religion judaïque.

- Oui, mais cette Menorah en or a été expertisée comme datant de l'époque de Jésus.

- Excusez-moi, je suis néophyte, qu'est-ce que cela signifie ?

- Cela signifie que cette Menorah pouvait provenir du temple de Jérusalem, donc emporté par les templiers après leur fuite de la terre sainte.

- Vous a-t-il dit d'où provenait cette Menorah ?

- Il m'a affirmé que sa famille détenait cet objet depuis six cents ans. Donc, depuis le retour des templiers en Europe.

- Vous l'avez cru ?

- C'était la première fois qu'un chasseur de trésor me présentait un tel objet. Alors oui, je l'ai cru. Il m'a affirmé qu'il savait où se trouvait le trésor des templiers. Il voulait que je l'aide à le récupérer.

- Il vous a dit où ?

- Non, malheureusement. Il devait rencontrer un autre membre de son clan, car il n'avait pas le pouvoir de révéler ce qu'il savait.

- Est-ce que le nom d'Enis Kaya vous dit quelque chose ?

- Oui, c'est cet homme qu'il devait rencontrer.

- Qui d'autre sait ce que vous venez de me dire ?

- Personne. Si les membres de la loge savaient cela, je passerais pour un fou et ils me remplaceraient immédiatement.

- Mehmet Yilmaz a été torturé, donc ceux qui lui ont fait ça cherchaient quelque chose. Avez-vous entendu parler des loups gris ?

- Non, c'est quoi ?

- Une organisation turque qui lutte, entre autres contre les chrétiens en Turquie.

- Mon Dieu, pensez-vous que je suis en danger ?

- C'est possible. Je vais vous faire placer sous protection policière tant que vous serez à Marseille. Avez-vous des liens avec monsieur Poniatowski ? (ministre de l'Intérieur NDLA)

- Oui, bien sûr c'est un de nos membres.

- Appelez-le, il doit prendre ça en main.

- Pas un mot concernant ma recherche, j'ai votre parole ?

- Vous l'avez, tant que cela ne concerne pas mon enquête. De toute façon, votre nom n'apparaîtra pas.

- Et si vous trouvez le trésor ?

- Vous le lirez dans le Provençal, mais je ne crois pas aux chimères. Au revoir, monsieur.

Pendant ce temps, Baptisti remarqua le manège d'un homme basané qui tentait de s'introduire dans le même bâtiment que le commissaire. Il sonna à la porte et le garde du corps du grand maître lui interdit l'entrée et referma. Le quidam ne s'en laissa pas conter et tambourina comme un fou. Le garde le saisit alors par le col et d'une pichenette, l'envoya valser de l'autre côté de la rue. À ce

moment-là, d'autres hommes basanés le prirent en chasse. Il s'enfuit donc à toute vitesse.

Sans un mot à son collègue, Baptisti se rua en direction de l'homme.

Montagni retourna à sa voiture. Le gardien de la paix lui expliqua que Baptisti était en train de filer un individu louche qui traînait devant les locaux de la loge.

- Où est-il parti ?

- Je l'ai vu entrer dans l'église de Notre Dame du Mont. Il me semble que d'autres hommes le suivaient.

- Appelle le commissaire Padovani, je veux une patrouille en renfort.

- À vos ordres commissaire.

César monta la rue Notre-Dame du Mont et entra à son tour dans l'église. De style néoclassique, le monument bâti en 1824 avait un faux air de temple romain dont il avait pris le nom, car à l'origine elle se nommait Notre-Dame du mont de Rome. Elle avait la particularité de présenter un clocher à côté et au même plan que la porte d'entrée. Son architecture répondait aux exigences du quartier où elle avait été construite. Aux origines, elle était le point de repère des marins, mais depuis la construction de sa grande sœur, Notre Dame de la Garde, son seul moment de gloire avait été la venue de Chopin de passage à Marseille. La légende veut que le célèbre compositeur ait dit au curé

de vendre l'orgue, car « il ne valait rien ». Sur sa façade, un haut-relief polychrome en lave du Vésuve, représentait la visitation de la vierge à sa cousine Elisabeth, enceinte de Jean le Baptiste.

César attendit que sa vue s'accommode à l'obscurité et perçut une dispute venant de la sacristie.

- Cet homme vient de demander asile, dit le curé à Baptisti. Il est hors de question que je vous laisse l'embarquer.

- Vous ne comprenez pas, mon père. Il est en danger, là dehors des hommes sont à sa poursuite et il risque de se faire tuer.

- Raison de plus pour qu'il reste ici.

- Et vous croyez que ses poursuivants hésiteront à vous tuer pour le récupérer ? dit Montagni.

- Pater meus me adiuvat, hi homines me occidere volunt (mon père, aidez-moi, ces hommes veulent le tuer), dit l'homme traqué.

- En quelle langue parle-t-il ? demanda César.

- En latin, une version ancienne. Je dois dire que c'est la première fois que j'entends ça.

- Vous êtes, Enis Kaya ?

L'homme se mit à trembler et se recroquevilla contre le mur.

- Monsieur le curé, expliquez-lui que je suis de la police et que je ne lui veux aucun mal.

- Hi vigiles sunt, nihil tibi mali significant.

L'homme sembla se calmer.

- Mehmet Yilmaz est mort. Je peux vous protéger. Demandez-lui s'il parle une autre langue que le latin.

- Mehmet Yilmaz mortuus est. Ego servabo te. Tu loqueris aliud lingua ?

- Il parle grec, mais je crains que ce ne soit du grec ancien. Il parle aussi arménien.

Enis Kaya fit signe qu'il acceptait de suivre le commissaire. César lui tendit la main et ils sortirent de l'église.

Quand Padovani reçut l'appel d'un de ses gardiens de la paix, il prit avec lui deux de ses meilleurs inspecteurs et ils foncèrent toute sirène hurlante en direction du cours Lieutaud. Il savait par expérience que Montagni n'aurait pas demandé de l'aide si ce n'était pas sérieux.

À peine sorti de l'édifice religieux, Montagni entendit le bruit caractéristique d'un coup de feu. Ils étaient pris à partie par quatre hommes armés. César repoussa Kaya à l'intérieur de l'église pendant qu'avec Baptisti il se réfugia derrière une voiture.

- Tu es armé ? demanda le commissaire à son inspecteur.

- Oui, bien sûr, pas vous ?

- Non, je deviens vieux. J'ai laissé mon flingue au commissariat. Couvre-moi.

Montagni traversa la rue tandis que Baptisti tira trois coups en direction des assaillants. César se calla derrière un camion à dix mètres des agresseurs. Ceux-ci se séparèrent, deux se dirigèrent en direction de Baptisti en tirant et deux partirent vers Montagni.

César se glissa sous le camion et sortit un coupe-ongle qu'il avait toujours sur lui. Cet outil, ridicule dans les circonstances actuelles, disposait d'une lime métallique qu'il déplia. Quand le premier assaillant se colla contre la porte avant du camion, César lui planta la lime à l'arrière du genou et lui perfora l'artère fémorale.

En 1944, quand il était dans la résistance, un ancien membre des forces spéciales polonaises lui avait appris comment éliminer un homme quand on n'avait qu'un couteau, un clou ou un tesson de verre. Fallait croire que cela marchait aussi avec un coupe-ongle.

La douleur fut telle que l'homme s'écroula et lâcha son arme qui glissa sous le camion. Montagni s'en saisit et abattit celui qui était encore debout avant d'assener un violent coup de pied à la figure à celui qui était allongé.

Baptisti réussit à tuer un de ses assaillants, mais le deuxième le maîtrisa par derrière et le traîna sous le porche d'une pharmacie. L'apothicaire avait eu le bon

réflexe de fermer son officine dès les premiers coups de feu.

Au même moment Padovani arriva sur les lieux et se porta en direction de son ami Montagni.

- César, tu vas bien ?

- Oui, où est Baptisti ?

- Dans la merde, il a un Luger sur la tempe.

- Commissaire Montagni, vous allez me livrer Enis Kaya ou votre inspecteur mourra.
Hurla le dernier survivant de l'attaque.

- C'est hors de question, répondit César. Si vous tuez mon inspecteur, il ne vous restera qu'une seconde à vivre. Vous avez actuellement quatre pistolets braqués sur vous et la seule raison qui vous maintient en vie c'est justement la vie de mon adjoint. Si vous baissez les bras, vous aurez la vie sauve.

- J'étais dans l'armée, commissaire. Je n'ai pas peur de la mort. Je vous donne trente secondes pour me livrer Enis Kaya après quoi je mourais avec votre inspecteur.

Padovani se rendit à sa voiture qu'il avait eu l'intelligence de laisser hors de vue. Il ouvrit le coffre et en sortit un Mauser équipé d'une lunette. C'était un souvenir qu'il avait récupéré lui aussi en 1944. Il se cala contre le mur de l'église et adressa un signal à César.

Ce signal, il l'avait déjà employé pendant la guerre alors qu'un de ses camarades se trouvait dans la même situation que Baptisti, tenu en joue par un soldat de la Feldgendarmerie.

L'homme qui tenait Baptisti avait fait l'erreur de laisser apparaître son visage derrière celui de son otage.

César leva les bras en l'air, montrant ainsi qu'il tenait le Luger pris à un de ses assaillants.

- Je vais chercher Enis Kaya. Vous le voulez vivant ou mort ?

- Viv...

Pendant que l'homme répondait, César tira un coup de feu en l'air. La surprise figea le preneur d'otage qui ne se rendit jamais compte qu'il venait de recevoir une balle de 7,92 millimètres au milieu du front. Il s'effondra en emportant dans sa chute Baptisti. La vitre de la pharmacie explosa et l'inspecteur reçut un éclat dans le cuir chevelu. La blessure fut minime, mais il saigna beaucoup.

César accourut vers lui et vérifia qu'il n'était pas gravement blessé et se précipita à l'intérieur de la pharmacie.

- Personne n'a été blessé ? demanda-t-il au propriétaire. Non ? Tant mieux, pouvez-vous vous occuper de mon inspecteur ?

Il se dirigea au fond de la pièce et récupéra la balle du Mauser de Padovani. En ressortant, il alla voir son ami.

- Tiens, personne n'a besoin de savoir que tu te rends sur les scènes de crime avec une arme non déclarée.

- Putain tu as raison, merci César.

- Merci à toi, tu as sauvé la vie à Baptisti.

- Non, c'est un Corse. Il est immortel comme moi.

- Mais bien sûr. Occupons-nous du seul connard qu'on n'a pas tué.

Le pharmacien était en train de lui faire un garrot. Une ambulance arriva et le conduisit à l'hôpital de l'Hôtel Dieu à côté du vieux port.

- Padovani, tu récupères l'homme qui est dans l'église, il s'appelle Enis Kaya. C'est un témoin dans l'affaire de Saint Antoine. Tu me le gardes au chaud et en vie.

- Si je l'emmenais dans notre ancienne planque ? Padovani faisait allusion à la ferme isolée qu'ils utilisaient pendant la résistance dans les collines au nord de Marseille.

- Bonne idée. Tu n'as rien sur le feu actuellement ?

- Non Marseille centre est plus calme qu'un bordel atteint par la syphilis.

- Tu ne t'améliores pas question imagination. Ok, je te rejoins dès que j'en saurais plus sur notre assaillant.

Montagni fila à l'Hôtel Dieu. L'homme arrêté était menotté sur son brancard. Deux gardiens de la paix le surveillaient.

- Comment tu t'appelles ?

- Siktir git, sana cevap vermektense ölmeyi tercih ederim. (Va te faire foutre, plutôt mourir que te répondre).

- Je sais que tu parles français, tu peux arrêter ton cinéma, ce n'est pas ça qui te sauvera de la guillotine.

L'homme ne répondit pas. Montagni lui ouvrit la chemise et découvrit ce qu'il cherchait, à savoir un loup tatoué sur le cœur.

- Tu es un putain de loup gris. Je vais faire passer le mot à Omer Demir, le patron

de l'Assena que tu m'as donné le nom de tous tes potes et le fait qu'ils trafiquent de la drogue. Tu crois que mes hommes pourront empêcher ton exécution ?

- Demir sait que je ne suis pas une balance, il ne te croira pas.

- Tu n'es qu'un con. Tu viens de me confirmer que Demir est votre chef à Marseille.

Le prisonnier ferma les yeux. Il venait de comprendre qu'il s'était fait baiser par ce commissaire. En plus, il avait raté sa mission. Il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. Il se mua dans le silence.

Montagni donna ses consignes aux gardiens de la paix et s'en alla. Il était six heures du soir, donc le curé de Saint Louis

devait avoir fini sa journée de travail. Il sonna à la porte du presbytère.

- Monsieur le commissaire ? Comment avance votre affaire ?

- À vitesse grand V. Parlez-vous le latin ou le grec ancien ?

- Oui, bien sûr, pour ma thèse j'ai eu à traduire des textes anciens dans ces langues mortes, mais aussi en turc, arabe ou arménien.

- Que diriez-vous de rencontrer un templier authentique ?

- Vous aigüisez ma curiosité. Quand souhaitez-vous que je le rencontre ?

- Tout de suite, si vous avez le temps.

- Je préviens mon sacristain. Où allons-nous ?

- Désolé, je ne peux vous le dire c'est une planque et elle doit rester secrète.

- Je comprends.

Le curé s'absenta une minute et rejoignit Montagni. Ils montèrent dans sa voiture de police et prirent la direction de Saint Antoine. Tout de suite après Saint Louis, ils grimpèrent une côte à dix pour cent et arrivèrent sur le plateau de la Viste. Après cela, ils continuèrent sur la nationale 8 bordée de platanes centenaires.

- Connaissez-vous la signification des lieux que nous traversons, commissaire ? demanda le curé.

- Oui, le quartier de Saint Louis vient du fait que le bon roi Louis IX a séjourné ici, la Viste vient de Napoléon qui admira la vue, « vista » en Corse. En revanche l'Hermitage et Saint Antoine, je ne connais pas l'origine de ces noms.

- Le nom d'Hermitage vient de la grotte-ermitage des Aygalades ou grotte-ermitage des Carmes. C'est l'une des premières implantations de la congrégation des Carmes en France. Il se dit que Saint Jean Cassien, né vers 360 en Scythie mineure et mort en 435 à Marseille, a séjourné ici. C'était un moine chrétien méditerranéen qui a marqué profondément les débuts de l'Église en Provence au cinquième siècle. Il fut le fondateur de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. On dit même que Marie Madeleine

a dormi dans la grotte avant de se rendre à la Sainte Baume.

- Excusez mon ignorance, qui était Marie Madeleine ?

- Je vais faire cour, elle accompagna Jésus et les apôtres jusqu'au Golgotha, là où notre seigneur a été crucifié et c'est elle qui le vit la première quand il ressuscita. C'est une figure importante de la chrétienté.

- Ok, et Saint Antoine ?

- Saint Antoine fut le premier moine de la chrétienté. Il n'est jamais venu en Provence, mais des religieux de l'ordre hospitalier de Saint Antoine s'y sont installés au dix-huitième siècle suite à l'épidémie de peste. Ce sont d'ailleurs les différentes

épidémies qui accélèrent le développement des quartiers nord.

- Comme quoi. Dites-moi mon père, vous y croyez vraiment à tout ça, la mort de Jésus sur une croix, sa résurrection ?

- Bien sûr que j'y crois. Pendant des millénaires, Dieu a puni les hommes pour leurs péchés. Adam et Eve chassés du paradis, le déluge, Sodome et Gomorrhe, les quarante années d'errance du peuple juif dans le désert. Puis un jour il a décidé d'offrir son fils pour nous laver de nos fautes. Quelle meilleure preuve de son amour pouvait-il nous donner ?

- D'accord, mais les miracles, la résurrection.

- Moïse nous a donné les dix commandements de Dieu, Jésus en a rajouté un onzième: aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé. S'il y a une chose à retenir, c'est ça. Aimez-vous les uns les autres. Je discute souvent avec les autres curés du coin. Vous et votre épouse faites beaucoup pour les autres. Cela fait de vous un chrétien. Dieu ne nous demande pas d'être parfaits, de croire à tous les détails de la bible. Il nous demande de faire passer l'amour avant le reste.

- Je vous aime bien.

- J'aimerais que vous m'envoyiez votre petit fils Alain. Il n'est pas baptisé, mais je sais que c'est un bon garçon et en plus il est très intelligent.

- Je ne suis que son grand-père, mais je vais lui parler. Nous arrivons.

- Je sais maintenant où est votre planque.

- Et je sais que vous n'en parlerez pas.

Ils étaient dans une ferme située après le vallon des Tuves, le vallon de la femme morte.

- À qui appartient cette bâtisse ? demanda le père Christophe.

- À un ami décédé en 1944. Il n'avait pas d'héritiers alors, à ma demande, Gaston Deferre l'a préemptée pour la ville. J'en ai l'usufruit avec mon camarade Padovani que voici. Notre invité s'appelle Enis Kaya.

J'aimerais savoir ce qu'il sait concernant la mort de Mehmet Yilmaz.

- Commissaire Padovani, come stai ?

- Bene Padre, grazie.

- *Γεια σας, κύριε Καγιά, είμαι ο πατέρας Χριστόφορος. Bonjour monsieur Kaya, je suis le père Christophe. (Pour une lecture simplifiée, la discussion en grec ne sera plus traduite.) Le commissaire souhaiterait savoir si vous connaissiez Mehmet Yilmaz.*

- *Oui, c'était mon ami. Il m'a dit qu'il était mort. Comment est-ce arrivé ?*

Le père Christophe traduit et Montagni expliqua toute l'affaire sans omettre le moindre détail. Enis Kaya se signa.

- *Qu'attendez-vous de moi ?*

- Nous aimerions savoir quelle était la raison de votre présence dans la région et pourquoi vous vouliez voir le maître du grand orient.

- La raison de ma présence remonte à l'an de grâce 1306. Les derniers templiers avec à leur tête Jacques de Molay, ...

(Jacques de Molay entre dans l'ordre du Temple à Beaune en 1265. Après avoir combattu en Terre sainte, il est élu à sa tête en 1292, alors qu'il se trouve à Chypre. À cette date, l'ordre est en crise, après la mort de nombreux frères et dignitaires lors de la chute des dernières positions des États latins d'Orient et de Saint-Jean-d'Acre en mai 1291. La défense de ces lieux étant la raison d'être des Templiers, leur réputation est affaiblie. Jacques de Molay consacre son magistère à

réorganiser l'ordre en Orient et en Occident, à préparer la reconquête des lieux saints et à nouer des alliances solides en Europe. C'est dans cette dernière tâche qu'il échoue. Le 13 octobre 1307, il est arrêté à Paris sur ordre de Philippe le Bel, qui accuse les Templiers d'hérésie et de pratiques obscènes. Après quelques hésitations, le pape Clément V et les autres souverains chrétiens ne le soutiennent pas. À la suite d'un procès peu équitable, Jacques de Molay est exécuté, en mars 1314, sur un bûcher dressé sur l'île aux Juifs, à Paris)

(Les derniers templiers avec à leur tête Jacques de Molay...) sont en vue des côtes françaises au large des calanques de Marseille. Le visage ceint d'une barbe blanche et couronnée d'une crinière

grisonnante, le grand maître de l'ordre se tient sur le château avant de « la rose du temple » une Caraque à deux mats où claquaient les drapeaux blancs ciglés de la croix rouge. Il observait le rivage dentelé en compagnie de Gui d'Auvergne, frère de Robert III Dauphin de Riom.

- Mon cher Gui, pourquoi ne débarquons-nous pas à Marseille ? demanda Jacques de Molay. J'avais imaginé une arrivée en fanfare avec une réception du Comte de Provence Charles II d'Anjou. Nous avons certes perdu Saint Jean d'Acre, mais nos exploits en Terre Sainte devraient nous valoir les honneurs du Roi de France lui-même.

- Nos émissaires au Palais de la Cité nous ont prévenus que Philippe Capet a

l'intention de se saisir de notre cargaison. Le royaume connaît une crise monétaire et Guillaume de Nogaret a conseillé au roi d'augmenter drastiquement les impôts pour la noblesse et les bourgeois. La France est au bord de l'émeute. Nous avons un camp retranché dans les collines que nous voyons. Nous allons y déposer secrètement notre trésor, avant de faire route vers Paris. Vous pourrez alors monnayer auprès du Roi les indulgences dont nous avons besoin.

- Je vous fais confiance. Où allons-nous aborder ?

- Nous sommes dans les calanques de Marseille, celle-ci est la plus profonde, elle se nomme Castel Viel. (Calanque d'En Vau (ndla)). Elle est surmontée d'une pointe rocheuse appelée « doigt de Dieu », c'est

prédestiné. Il se dit que Marie de Magdala (Sainte Marie Madeleine) a accosté ici.

- Nous n'avons pas découvert le Saint Graal pendant nos croisades. La rumeur veut que ce soit elle qui l'a emporté depuis la Judée. Pensez-vous que nos frères d'ici en savent plus ?

- Nous leur poserons la question.

- Vous pensez que le trésor des templiers se situe ici à Marseille ? demanda Montagni.

- Je n'en sais rien, nous étions en contact avec un homme de la région qui recherche ce trésor depuis plusieurs années. Mehmet Yilmaz devait le rencontrer quand il a disparu.

- Connaissez-vous le nom de cet homme ?

- Non je ne l'ai vu que furtivement. Ce que je peux vous dire c'est qu'il avait une voiture verte.

Au lycée nord, le professeur de français rendait les copies concernant la rédaction dont le sujet était : « vous entrez dans une épicerie, racontez ce que vous ressentez ».

- Certains d'entre vous ont fait de très bonnes rédactions, d'autre des rédactions moyennes et enfin j'ai eu, j'ai le regret de le dire, de très mauvais devoirs. Tous ceux qui n'ont pas eu la moyenne devront me refaire une rédaction pour la semaine prochaine. Il se peut que certains d'entre vous n'aient jamais mis les pieds dans une épicerie. Je

modifie donc le sujet « vous entrez dans le lieu que vous voulez, racontez ce que vous ressentez ».

Il distribua les copies en commençant par Michel Martinez qui a eu un quinze, Michel Agoyan, quatorze et finissant par Bruno Mazella avec un huit sur vingt. Alain Lemeunier attendait fébrilement sa copie. Il ne comprenait pas, il était persuadé d'avoir fait un chef-d'œuvre méritant largement un seize sur vingt, voire un dix-huit. Or, il était le dernier.

- Alain Lemeunier, j'ai gardé votre copie, vous viendrez me voir, à la fin du cours. En attendant, ouvrez vos livres de français à la page dix. Nous allons parler de la littérature française du moyen âge.

Alain était catastrophé, Michel Agoyan le regardait et avait mal pour son ami dont il partageait le banc depuis plus d'un an. Alain était doué en français, il ne faisait quasiment jamais de fautes d'orthographe et avait un don pour raconter des histoires. Le cours sembla durer plusieurs heures. À la fin, Michel lui dit qu'il l'attendait dans le couloir pour se rendre au cours suivant.

- Monsieur Lemeunier, j'ai gardé par-devers moi votre copie, car elle est parfaite. J'ai deux solutions, soit je vous mets vingt sur vingt, soit zéro. Cela fait vingt ans que je suis professeur et je n'ai jamais lu une rédaction comme la vôtre. Dites-moi la vérité, ce n'est pas vous qui l'avez faite, c'est votre mère ou votre père ?

- Non monsieur, c'est moi qui l'ai faite, je vous le jure. Ma mère l'a relue pour corriger les fautes et n'en a pas trouvé.

- Je vous crois, mais je ne peux pas vous mettre un vingt comme cela. Voilà ce que nous allons faire, je vais vous coller. Jeudi prochain, j'ai vérifié, vous finissez à quinze heures. Je vous prendrai jusqu'à dix-sept heures et vous ferez une rédaction. Vous ne connaîtrez le sujet qu'au dernier moment.

- Mon père va me tuer. Je n'ai jamais été collé.

- Votre père vous bat ?

- Oui monsieur.

- Donnez-moi votre carnet de correspondance, je vais écrire un mot pour vos parents. Officiellement vous aurez un

cours particulier dans le but de préparer un concours de rédaction. Cela vous va ?

- Oui monsieur, je vous remercie.

- Allez-y, vous direz à monsieur Matheron, votre professeur d'allemand que je vous ai retenu, vous et messieurs Agoyan et Martinez. Vous avez de vrais amis, c'est une richesse.

Alain sortit de la salle et expliqua à ses copains ce que le professeur lui avait dit. En rentrant chez lui, Alain raconta la vérité à sa mère. Il était incapable de lui mentir. Elle le serra dans ses bras et lui promit de ne rien dire à son père.

- Tu vas prouver à ce professeur que tu mérites ce vingt sur vingt.

À Toulon, l'inspecteur Martin prit un taxi jusqu'au village de Saint-Cyr sur mer où résidait monsieur Tomasi l'infortuné propriétaire de la Renault Dauphine volée. Au centre du bourg, il demanda la direction de la madrague à une épicerie et regretta d'avoir libéré le G7, car il devait marcher deux kilomètres vers l'est. En ce mois de septembre, la chaleur se faisait encore sentir sur les rives de la méditerranée et malgré les embruns, il transpirait à grosses gouttes quand il aperçut le cabanon de Tomasi au fond d'une calanque. Il prit un sentier de pierres et descendit vers la mer. Il longea des bougainvilliers en fleur qui coloraient de violet le maquis ordinairement vert. Chacun de ses pas faisait s'envoler les senteurs de thym et de romarin. Martin était content de

sa mission qui le changeait de la pollution et des odeurs d'égout de Marseille.

À seize heures il trouva la cabane qui servait de logis, mais aussi d'atelier à Tomasi. Officiellement il était enregistré à la préfecture comme pêcheur en apnée et guide de plongée. Martin frappa à la porte, mais personne ne répondit. Il se retourna pour voir si sa barque pointue était amarrée au ponton de la calanque. Il s'y rendit et ne trouva que des casiers très très rouillés ainsi que de vieux filets qui n'avaient rien à faire sur le quai d'un pêcheur en apnée. Martin se demanda s'il n'était pas en présence d'un décor pour touristes parisiens ou américains. Il retourna au cabanon et vérifia s'il était fermé. Comme il s'y attendait, la porte était close, mais ce qui était surprenant, c'est qu'elle l'était par

plusieurs gros cadenas. De plus, son épaisseur ne correspondait pas à ce que l'on imaginait d'une cabane de pêcheur.

Qu'est-ce qu'il y avait de si précieux dans cette cabane pour qu'elle ressemble à un coffre-fort ? Il regarda par la fenêtre et vit, au milieu des bouteilles de plongée, des tenues néoprènes et des harpons, des amphores romaines ou grecques et diverses monnaies de bronze. Visiblement, son commerce de pêcheur n'était qu'un leurre pour une activité de chercheur de trésor.

Soudain, le regard de Martin se figea sur une forge artisanale et un fer à cheval. Il n'eut pas le temps de trop gamberger, car il reçut un coup de rame sur l'arrière du crâne.

De retour au commissariat, Montagni téléphona à la gendarmerie de Saint-Cyr sur mer et leur demanda de trouver son inspecteur et de lui apporter leur concours. Il fallait qu'ils mettent sur surveillance le sieur Tomasi Giovanni, car il était suspecté d'avoir commis un homicide. Il ne fallait surtout pas l'appréhender. Les gendarmes commencèrent à interroger les commerçants du village pour savoir s'ils avaient vu un inconnu. L'épicier leur raconta qu'un homme correspondant à la description leur avait demandé la direction de la madrague.

Ils appelèrent à la radio leur gendarmerie qui confirma qu'à la madrague, un dénommé Tomasi, pêcheur et guide de plongée, avait un cabanon et un quai d'amarrage pour un pointu. Ils s'y rendirent à

toute vitesse. Malgré les consignes de discrétion du commissaire de Marseille, ils approchèrent du cabanon, regardèrent à l'intérieur. La cabane était vide, mais sur le seuil de la porte l'œil exercé du maréchal des logis-chef remarqua des traces de sang. Il demanda des renforts à sa brigade et ils fouillèrent la calanque, poussant leurs recherches jusqu'à Bandol en suivant un sentier côtier.

À la nuit tombée, ils retournèrent au village et le chef de brigade téléphona au commissaire Montagni.

Le lendemain, personne n'avait de nouvelles de l'inspecteur Martin. Montagni appela le directeur de la PJ chez lui.

- Louis, c'est César.

- César, il est six heures du matin. C'est grave ?

- Mon inspecteur, Martin a disparu. Je l'avais envoyé approfondir son enquête sur le propriétaire de la Dauphine verte. Ce que je ne savais pas c'est que celui-ci connaissait la victime et l'homme que nous avons mis sous protection.

Montagni expliqua en détail à son directeur et ami comment il avait obtenu ces renseignements.

- J'ai donc demandé aux gendarmes des Lecques de prêter main-forte à Martin. Ils ont suivi sa trace jusqu'au cabanon de Tomasi et n'ont trouvé que des traces de sang. J'ai attendu toute la nuit que Martin se manifeste

et rien. Tu es un policier toi aussi, ne me dit pas que tu n'as pas les poils qui se dressent.

- T'as raison César, ça put. Il faut que tu mettes le branle-bas. Prends ce qu'il te faut et fonce là-bas. Je téléphone au préfet pour que les gendarmes te prêtent main forte.

À l'extrémité est de la presqu'île de Giens se trouvaient d'anciens bunkers construits par les Allemands pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ils abritaient des canons d'artillerie qui bloquaient les navires alliés qui auraient traversé le bras de mer entre la côte varoise et l'île de Porquerolles. Tomasi accosta avec son pointu sur une plage inaccessible par voie terrestre et invisible depuis la mer. Il sauta dans l'eau et arrima son bateau.

Martin était encore inconscient, recroquevillé au fond de la barque. Le pêcheur lui avait enlevé ses lacets et s'en était servi pour lui lier les poignets derrière le dos. Tomasi remplit un seau et le versa sur le visage de l'inspecteur. Martin ouvrit les yeux et toussa, car il avait respiré de l'eau de mer. Ses sinus lui brûlaient et de la morve s'écoulait de ses narines. Il voulut s'essuyer quand il constata que ses mains étaient entravées. Quand la brûlure du sel disparut, elle fut remplacée par une douleur atroce au crâne.

- Levez-vous, lui dit Tomasi.

- Je suis policier, vous ne me reconnaissez pas ? Vous faites une grave erreur. Je ne venais pas vous voler, mais j'avais besoin d'une nouvelle déposition de

votre part. Vos actes ne plaident pas en votre faveur.

- Ne me prenez pas pour un con, inspecteur Martin. J'ai besoin de savoir quels sont les renseignements que vous possédez sur cette affaire.

- Ce sera vite fait, le commissaire ne me tient pas au courant de ce qu'il sait.

- Prenez votre temps pour bien réfléchir à ce que vous allez me dire. En attendant, avancez, nous allons nous installer.

Ils grimpèrent un sentier en escaliers taillés dans la roche. Sur une colline surplombant la mer d'une centaine de mètres, Martin découvrit des bunkers allemands. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il était. Malgré la situation catastrophique,

il admira le paysage. La mer d'abord turquoise se parait progressivement d'un bleu profond au fur et à mesure que son regard s'éloignait. Il s'approcha de la falaise et se demanda s'il survivrait à un plongeon de cette hauteur. Il aperçut un requin bleu juste avant que Tomasi le pousse à l'intérieur d'un des bunkers. Ce dernier se saisit d'un harpon.

- Asseyez-vous inspecteur. Vous allez faire ce que je vous demande si vous ne voulez pas souffrir.

- Allez vous faire foutre. Soit vous êtes simplement un braconnier de trésor illégal et vous avez intérêt à me laisser partir, soit vous avez tué Mehmet Yilmaz et je ne sortirais pas vivant de ce bunker.

Tomasi lui tira une flèche dans la cuisse. Martin hurla et tomba sur la chaise. Tomasi

passa derrière et le garrotta. Quand le lacet commença à s'insérer dans les carotides, le cerveau de Martin manqua d'oxygène et il perdit connaissance.

Montagni arriva à Saint-Cyr sur mer à huit heures du matin. Il se rendit à la gendarmerie en compagnie de Baptisti et Padovani. D'autres inspecteurs commencèrent le travail fastidieux de collecte de renseignements en interrogeant tous les habitants du village. L'ensemble des commissariats de Marseille avait détaché un ou deux inspecteurs et c'est au total douze policiers qui investirent les ruelles.

Les gendarmes firent part à Montagni des résultats de leurs recherches et emmenèrent les commissaires à la calanque

où avait disparu Martin. Quand ils arrivèrent au bord de l'eau, une vedette de la gendarmerie maritime les attendait. Les enquêteurs de la PJ commencèrent à relever les indices dans le cabanon. Ils trouvèrent les empreintes de Tomasi et de Mehmet Yilmaz.

- Putain, cet enulé nous balade depuis le début. Il s'est débarrassé du corps avec sa propre voiture puis a déclaré qu'elle était volée. Si c'est lui qui a ferré Mehmet Yilmaz, on a affaire à un jobard. J'ai peur de ce qu'il pourrait faire à Martin, s'il est encore vivant.
Dit Montagni.

- Je pense qu'il a besoin de savoir où en est notre enquête. Il va vouloir le faire parler.
Dit Padovani.

- Et comme il ne sait rien, il va passer un mauvais quart d'heure, compléta Baptisti.

- Commissaire, regardez ce que nous avons trouvé.

Un enquêteur de la PJ montra à Montagni un chargeur.

- Padovani, ça ne te rappelle rien ? demanda César.

- Tu parles, c'est un chargeur allemand de Sturmgewehr 44.

Au même moment, un inspecteur du commissariat de la Joliette arriva avec un renseignement.

- Commissaire, un des vieux qui jouent aux boules sur la place du village m'a dit qu'un jour Tomasi lui a montré des pièces d'un canon allemand. Il lui a dit qu'il avait trouvé ça dans un bunker sur la cote. Par contre il ne sait pas où se situe ce bunker.

Padovani sortit une carte d'état-major de la région et appela les gendarmes. Le capitaine de la vedette se joignit à eux.

- Bon, où est-ce qu'on trouve un bunker ? N'oublions pas que Tomasi se déplace en bateau.

- Vous pensez bien que la région est infestée de bunkers, mais ils ont tous été dépouillés depuis la guerre, dit le capitaine. Si cet homme a trouvé de l'armement, c'est qu'il est allé dans un endroit interdit d'accès. Un terrain militaire, j'imagine. Il ne se serait jamais aventuré dans la base de Toulon où Saint Mandrier. En revanche, sur la presque île de Giens, il y a un site militaire non gardé. Je pense même qu'il n'a jamais été dépollué, il y aurait encore des munitions non explosées.

- Montrez-nous ? dit Padovani.

- Le gendarme leur montra l'emplacement.

- On y va, dit Padovani. César, tu me fais confiance ?

- Et comment. Combien d'hommes pouvez-vous embarquer sur votre rafiote ?

- Cinq.

- Vous avez des armes à bord ?

- Fusils semi-automatiques et pistolets mitrailleurs.

- C'est parfait, Padovani, Baptisti, chef et maréchal des logis, vous venez avec nous. Les autres, vous me contactez la préfecture, je veux une ambulance et une dizaine d'hommes qui nous rejoignent par la route.

Une fois dans la vedette, le capitaine demande à Montagni.

- Excusez-moi commissaire, je n'ai pas voulu vous contredire devant vos hommes, mais n'avez-vous pas l'impression d'aller un peu vite en besogne ?

- Padovani et moi-même avons fait la guerre ensemble dans la résistance. Croyez-moi, quand ce foutu corse a une intuition, vous pouvez le suivre les yeux fermés.

- Sauf votre respect, dans la région il y a eu beaucoup de résistants une fois que les Allemands ont été vaincus.

- Ce n'est pas faux, mais ces résistants-là n'ont pas été décorés par De Gaulle en personne.

- Je suis passionné par l'histoire de la résistance. Les seuls à avoir été décorés par le général sont ceux qui ont pris les batteries antiaériennes au nord de Marseille.

- C'était nous.

- Ouaou, je suis honoré.

- Nous n'avons fait que notre devoir, comme je l'ai dit à Gaston Deferre, les héros sont ceux qui sont morts.

Dans le bunker, Martin se réveilla. Il était allongé sur un affût de canon et était en slip.

- Vous vous imaginez, inspecteur, ces bunkers ont encore l'électricité. On dira ce qu'on voudra, mais les Allemands savaient

construire. J'ai besoin de savoir où est Enis Kaya. Cela fait des années que je suis à la recherche du trésor des templiers et cet homme a des renseignements dont j'ai besoin. J'ai bien essayé de faire parler Ehmet Yilmaz, mais cet enfoiré de fanatique n'a pas voulu parler.

Tomasi plaça une pince à chaque cheville de Martin, reliées au disjoncteur principal qu'il enclencha. Martin hurla, son corps fut pris de convulsion et il perdit connaissance encore une fois. Quand il reprit conscience, son tourmenteur avait allumé un feu.

- Vous êtes de retour ? Vous avez moins de résistance face à la douleur que Yilmaz. Je vais devoir y aller progressivement, mais vous allez parler. Vous allez souffrir, mais vous parlerez.

- Je ne sais même pas qui est ce Kayak ou je ne sais quel nom vous avez dit. Le commissaire Montagni est une légende dans la police marseillaise, si vous me tuez, il n'y aura pas un trou de rat où vous pourrez vous planquer. Montagni vous retrouvera et vous fera payer.

- Quand j'aurais récupéré le trésor, des millions en or et en objets antiques, j'irais vivre dans une île du pacifique. Il y a là-bas beaucoup d'épaves pour occuper ma passion jusqu'à ma mort, qui sera plus douce que la vôtre. Car vous imaginez bien que je ne peux vous laisser vivre.

Tomasi récupéra un fer rougi dans le foyer et l'approcha des pieds de Martin.

- La voûte plantaire est particulièrement sensible. Je vais vous chatouiller

progressivement. Mais vous n'allez pas rire, non, vous n'allez pas rire du tout.

Il approcha le tison qui brûla la couche externe de l'épiderme. Martin hurla.

- Vous êtes fou, je ne sais rien je vous dis.

Tomasi toucha le pied droit et Martin tomba dans les pommes.

- Putain, je suis tombé sur une chochette, cela va me prendre du temps.

Il sortit du bunker et alla puiser un seau d'eau dans un puits. Il aperçut la vedette de la gendarmerie qui s'approchait. Il partit en courant et retourna à son pointu qui était encore hors de vue de la pleine mer. Il longea la côte ouest de la presqu'île jusqu'à la plage des Arbanais. Là il vola une voiture et partit en direction d'Hyères.

La vedette de gendarmerie s'approcha au maximum de la cote. Padovani prit un PM, le cala dans son dos à l'aide de sa sangle en cuir et sauta à l'eau. Il n'attendit pas les autres et grimpa par le sentier qu'il avait repéré de loin et serpentait jusqu'aux bunkers. Montagni et Baptisti le suivirent, mais ne parvinrent pas à le rattraper tant Joseph courait vite.

Arrivé au sommet, Padovani s'approcha du premier bunker en progressant prudemment comme il l'avait fait pendant la guerre. Il remarqua de la fumée sortir du bâtiment en béton et une odeur de chair brûlée lui agressa les narines. Il contourna le blockhaus par l'arrière, se souvenant que les Allemands y installaient des meurtrières pour les canons. Il en trouva une suffisamment large pour qu'il puisse s'y

insérer et entra. Il jeta un œil dans la pièce principale et vit Martin attaché sans connaissance. Il écouta quelques secondes, n'entendit rien et en déduit que Tomasi n'était plus là. Il passa les bras tenant son PM et eut la confirmation que l'inspecteur était seul. Mais était-il vivant ?

Padovani s'approcha de lui, lui prit le pouls et constata qu'il n'était pas mort. À ce moment-là Montagni imita le babillage de la grive. C'était un signal qu'ils utilisaient pendant la guerre.

- Tu peux entrer César. Martin est vivant, mais il a morflé.

Baptisti comprit immédiatement que l'état de Martin était grave et repartit en courant pour que les gendarmes fassent venir une ambulance. Le capitaine demanda

également que les routes de la presqu'île soient bloquées par des barrages filtrants.

Un infirmier urgentiste arriva au bunker et fit les premiers soins à Martin. Il préconisa que celui-ci soit amené à l'hôpital militaire de Sainte-Anne à Toulon, car il était mieux équipé pour soigner les brûlures que celui de Hyères. L'inspecteur fut brancardé, placé dans la vedette qui fonça vers Toulon.

Montagni prit en main les opérations pour retrouver Tomasi. Rapidement ils apprirent que celui-ci avait volé une quatre-chevaux à la plage des Arbanais. Le signalement fut donné par radio et elle fut retrouvée sur le port d'Hyères. Un témoin leur signala qu'un homme répondant au signalement de Tomasi était monté dans un

bateau qui avait pris le large vers l'ouest. Les gendarmes d'Hyères étaient en train de se renseigner à la capitainerie du port pour connaître le nom du propriétaire de ce bateau.

Montagni, Padovani et Baptisti retournèrent à Saint-Cyr sur mer. En passant ils firent une halte à l'hôpital de Toulon pour prendre des nouvelles de Martin.

- Il s'en remettra, mais il ne va pas pouvoir poser le pied au sol pendant plusieurs mois. Il va falloir dans un premier temps que la peau et les muscles carbonisés se reconstituent et il aura besoin de rééducation, car sa plante restera insensible. Dit le médecin,-chef du service des grands brûlés de l'hôpital militaire.

- Vous voulez dire que quand il posera le pied au sol, il ne sentira rien ? demanda Montagni.

- C'est exactement cela. Il faudra qu'il se réhabitue à marcher. Mais il est jeune, je ne doute pas qu'il y arrivera.

- Pouvons-nous le voir ?

- Oui, mais pas longtemps, il est traumatisé par ce qu'il vient de vivre. L'homme qui lui a fait cela lui a dit qu'il allait le tuer.

Ils entrèrent dans la chambre. Martin et trois autres patients étaient alités.

- Comment tu vas ? demanda Montagni.

- Ça va, commissaire, ça va. Les trois autres que vous voyez sont des légionnaires

qui ont été brûlés en Afrique. Par rapport à eux, je n'ai pas à me plaindre. Par contre, il leur arrive de hurler, même la nuit. Alors je vais guérir vite pour sortir d'ici.

- On va te faire transférer dès que possible à l'hôpital nord. Je peux te poser des questions ?

- Oui pas de problèmes.

- Qu'est-ce qu'il te voulait Tomasi ?

- Il voulait savoir où était Enis Kaya. Comme je ne le sais pas, je ne lui ai rien dit. Il est à la recherche d'un trésor de plusieurs millions qu'il prétend.

- Concernant Ehmet Yilmaz il t'a dit quelque chose ?

- Oui, c'est lui qui l'a tué, mais je ne sais pas pourquoi il s'est débarrassé du corps à Saint Antoine. À chaque fois qu'il me torturait, je tombais dans les pommes. Je suis désolé commissaire.

- Tu n'as pas à être désolé. Repose-toi et on s'occupe de ton rapatriement. Tu veux que je contacte quelqu'un ?

- Ma mère à Saint Louis et ma fiancée. J'ai déclaré leurs adresses au commissariat.

- J'irais les voir avec mon épouse.

À vingt heures ils étaient de retour à Marseille. César fit son rapport au directeur puis rentra chez lui. Léontine se jeta à son cou. Elle sentait quand son homme risquait sa vie. Depuis la guerre elle avait développé

ce sixième sens. Elle ne dit rien, mais embrassa son homme plus fort que d'habitude.

- Je n'ai rien, en revanche Martin est à l'hôpital Sainte-Anne. Il a été méchamment torturé.

- Je ne veux pas savoir pourquoi. Il a une femme, une mère à prévenir ?

- Oui si tu veux bien demain on ira les voir.

- Et comment je veux bien. Si tu ne me l'avais pas proposé, je l'aurais exigé.

- Je t'aime, tu sais ?

- Je sais, moi aussi. Assieds-toi, je t'ai fait une blanquette.

Le lendemain César téléphona au commissariat, nota les adresses des deux femmes et donna ses ordres à Baptisti. Avec Léontine ils se rendirent d'abord chez la mère de Martin puis chez sa fiancée. Elles accusèrent stoïquement la nouvelle et remercièrent le commissaire et son épouse de leur geste.

L'après-midi Montagni arriva au commissariat et appela immédiatement Baptisti.

- On en est où des écoutes concernant le restaurant turc ?

- Rien, que dalle, que tchi, ouallou.

- J'ai compris et le turc qu'on a arrêté, il est toujours à l'hosto ?

- Oui, il est sous bonne garde.

- Viens avec moi, on retourne le cuisiner.

Il était quinze heures et Alain Lemeunier attendait devant la classe de français que le professeur le fasse entrer pour ses deux heures de colle. Ses amis Michel Agoyan et Jean-Michel Martinez étaient là eux aussi. Quand le professeur ouvrit la porte, il ne fut même pas surpris. Ces trois-là étaient inséparables et les deux copains au sens premier du terme souhaitaient faire les deux heures de colle avec Alain.

- Que faites-vous là, demanda-t-il pour la forme. Il connaissait la réponse.

- On ne dérangera pas dit, Jean-Michel. On veut soutenir Alain.

- On fera nos devoirs dit Michel. Vous ne vous apercevrez même pas qu'on est là.

- Que nous sommes là, reprit le professeur. Entrez et asseyez-vous au fond. Vous, monsieur Lemeunier, vous vous mettez devant mon bureau.

Alain s'assit, sortit une feuille de copie double, son stylo encre, une règle et un stylo rouge pour tracer la marge additionnelle sur le côté droit de la page. Le professeur lui donna le thème de la rédaction.

- Vous avez deux heures.

Alain lut le thème. « Racontez un moment émouvant que vous avez vécu avec vos parents. Ce moment peut être réel ou imaginaire ».

Alain fut bloqué devant ce thème. Il partageait si peu de moments avec ses parents. Sa mère faisait ce qu'elle pouvait pour élever trois garçons et ne leur consacrait que peu de temps sinon pour corriger leurs devoirs ou leur distribuer du travail comme le ménage. Quant à son père, il partait le matin très tôt et rentrait vers dix-huit heures et s'enfilait plusieurs pastis avant de se mettre à table, de boire du vin rosé et s'endormir sur son assiette. Le week-end, ses frères et lui étaient parfois obligés de jouer avec lui à la belote ou à la pétanque, mais cela se terminait inmanquablement par des engueulades. Non, vraiment, à part des coups, ses parents ne partageaient rien avec lui.

Alain fit le tour de ses passions pour voir si l'une d'entre elles pouvait découler sur des

moments émouvants imaginaires. Il aimait le foot, l'astronomie et l'aventure spatiale. Et là ce fut le déclic.

« Le vingt et un juillet 1969, Alain avait sept ans. Ses parents vinrent les réveiller, lui et ses frères, à trois heures du matin. Ils s'assirent sur le canapé en Skaï marron du salon. La petite télévision noir et blanc de trente-six centimètres de diagonale diffusait une image laiteuse venant de Houston au Texas. Le centre de contrôle spatial annonçait que la phase finale de la mission Apollo XI était lancée. Neil Armstrong et Buz Aldrin avaient pris place dans le module 'exploration lunaire (LEM) tandis que Mickel Collins était resté dans le vaisseau Columbia en orbite lunaire. Sur le plateau de l'ORTF, les commentateurs français Jean-Pierre Chapel,

Michel Anfrol, faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous tenir en alerte, car les images étaient rares. On entendait les dialogues en anglais et le son était tellement mauvais que les traducteurs avaient du mal à nous les retranscrire.

À un moment donné on sursaute, car une alarme s'est déclenchée dans le module lunaire appelé Eagle. On ne saura jamais pourquoi cette alarme, mais le trajet de l'aigle se poursuit. Sans m'en rendre compte, je me suis levé et je suis assis par terre pour être au plus près de l'écran. Au bout d'une heure, on devine le sol lunaire et une ombre se détache, a priori celle de l'antenne. Elle grossit jusqu'à se figer. Des hurlements s'élèvent à Houston. L'aigle s'est posé, annonce Armstrong. Je suis émerveillé. J'avais suivi l'aventure spatiale

depuis que j'avais l'âge de comprendre. Je collectionnais même les images Pannini. Au bout d'un temps incalculable, car ici il s'était arrêté, on aperçut une silhouette fantomatique. C'était Armstrong qui descendait l'échelle qui devait le mener sur le sol lunaire. Il se lança dans un monologue qui se termina par ces mots : That's one small step for man, one giant leap for mankind. (C'est un petit pas pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité). »

Alain décrit tout ce qu'il avait vu, insista sur l'émotion, car c'était le thème de la rédaction et finit par remercier ses parents de lui avoir permis de vivre ce moment historique. Comme à son habitude, il avait écrit ces lignes sans avoir fait de brouillon au

préalable. Il relut, corrigea une faute d'accord et se leva pour rendre sa copie dix minutes avant dix-sept heures.

- Je peux y aller ? demanda-t-il au professeur ?

- Oui, je vais la corriger ce soir et vous aurez votre note au prochain cours.

Alain et ses amis sortirent de la classe et il leur raconta sa composition. Ils lui dirent qu'il n'aurait pas pu trouver un meilleur sujet.

Montagni était encore une fois dans un hôpital. À l'hôtel-Dieu, non loin du vieux port de Marseille, ils interrogèrent à nouveau

Ibrahim Jamaloglu, l'homme arrêté devant l'église de Notre-Dame du Mont.

- Dis-moi, Ibrahim, qu'est-ce que tu désires comme sépulture ? demanda Montagni.

- Pourquoi me dites-vous cela ?

- On sait que tu as déposé Ehmet Yilmaz à la gare de Saint-Antoine. Cela fait de toi un complice de meurtre. Certes jusqu'à présent tu ne risquais pas la guillotine. Mais, parce qu'il y a un mais, Tomasi a tué hier un de mes inspecteurs.

Le Turc sursauta en entendant le nom de Tomasi. Montagni mentait, mais Baptisti ne montra aucune surprise aux paroles de son commissaire. Il commençait à le connaître par cœur.

- Tu es maintenant le complice du meurtre d'un policier. Tu crois que les jurés d'assise vont te trouver des circonstances atténuantes ? Non, hein. Mon inspecteur était fiancé, il devait se marier dans un mois, il avait l'avenir devant lui. Aujourd'hui il est mort parce que tu ne m'as pas aidé à coffrer Tomasi.

- Et si je vous aide maintenant, vous parlerez pour moi au juge ?

- Faut voir. Tomasi a tué mon inspecteur dans un bunker sur la presqu'île de Giens. Tu dois connaître, car c'est là qu'il a torturé Yilmaz. Il nous a échappé en prenant un bateau au port d'Hyères. Si tu sais quelque chose, je t'écoute.

- Il y a un arménien, Krikorian, je crois. Il aidait parfois Tomasi pour ses recherches.

Il a un bateau, Tomasi et lui plongeaient au large sur des épaves romaines et grecques.

- Il vit où ce Krikorian ?

- Je ne sais pas, je vous le jure.

- Pourquoi avoir déposé le corps d'Yilmaz à Saint Antoine ?

- C'était une idée de Tomasi, il a torturé Yilmaz pour qu'il lui dise où trouver Enys Kaya. Il disait que cet homme savait où était le trésor des templiers. Yilmaz n'a pas parlé alors il lui a mis des fers à cheval pour que vous soupçonniez les loups gris. Il fallait donc déposer son corps au plus près du restaurant Assena.

- Si tu essaies de t'échapper, je raconte tout à Omer Demir. Crois-moi, les prisons

françaises sont un paradis par rapport à ce que Demir te fera.

Ils sortirent de l'hôpital.

- Tu me contactes la capitainerie du port d'Hyères et tu cherches à savoir si un Krikorian a un bateau amarré là-bas. Il y avait un gamin de ce nom-là au club de foot arménien de Saint-Antoine. Tu crois aux coïncidences ?

- Je sais que vous non, commissaire.

Le lendemain, Alain retourna au lycée. Il avait cours de Français, mais ne pensait pas que le professeur avait déjà corrigé sa rédaction. Ce jour-là, ils commencèrent leur initiation au latin. Durant cette année ils auraient des cours de latin et de grec ancien

pour qu'ils se fassent leur propre opinion sur ces langues dites mortes. En quatrième, ils auraient le choix de prendre une ou les deux langues en option en plus d'une deuxième langue vivante. Alain avait déjà choisi de prendre le russe en LV2. Le grec ressemblait beaucoup au russe aussi bien au niveau de l'alphabet que des déclinaisons.

À la fin du cours, le professeur dit :

- Vous avez peut-être remarqué que je n'ai pas rendu sa rédaction à Alain Lemeunier. J'avais un problème avec ce devoir et il me fallait un temps pour décider quelle note je pouvais lui mettre. Je vous annonce donc que j'ai mis vingt sur vingt à monsieur Lemeunier.

Tout le monde fut sidéré. Personne n'avait jamais eu une telle note en rédaction. Même Alain ne réagit pas. La sonnette se déclencha signala qu'ils devaient changer de salle et aller au prochain cours.

- Je garde Monsieur Lemeunier et bien entendu, messieurs Agoyan et Martinez.

Les élèves sortirent sauf les trois amis.

- Savez-vous ce que vous souhaitez faire plus tard, monsieur Lemeunier ? demanda le professeur.

- Pas vraiment, répondit Alain. Peut-être un interprète ou professeur de langue. Cela dépendra de la façon dont cela se passera en russe.

- Je ne peux que vous conseiller de prendre option latin ou grec. Cela vous aidera

en linguistique. Toutes les langues latines ou slaves ont des origines latines ou grecques. Ne laissez pas de côté la possibilité de devenir professeur de lettres.

Et vous messieurs ? demanda-t-il à ses amis.

- Nous allons prendre une voie scientifique, répondit Jean-Michel.

- Cela ne m'étonne pas. J'espère que vous resterez amis, tous les professeurs ont remarqué que vous étiez inséparables, cela doit rester ainsi.

- Rien ne pourra nous éloigner, même si je ne comprends rien en math, dit Alain.

-Allez-y, ne soyez pas en retard. Il rendit les deux rédactions à Alain. Les deux avaient

un vingt en rouge, mais une seule note serait prise en compte pour la moyenne générale.

De retour au commissariat de Saint Louis, Baptisti téléphona à la capitainerie d'Hyères. Il y avait bien un bateau au nom de Krikorian enregistré sur le rôle. Baptisti nota l'adresse et fonça dans le bureau de Montagni.

- Commissaire, vous aviez vu juste. Il y a un certain Anastas Krikorian enregistré au port de Hyères, vous n'allez pas le croire, il habite à la Viste. Son bateau est l'Ararat.

Montagni téléphona au directeur de la police.

- Louis, il me faut des renforts. On a localisé le propriétaire du bateau sur lequel Tomasi s'est enfui. Il habite à la Viste dans le quartier arménien. Je vais tout de suite mettre son logement sous surveillance et son téléphone sur écoute. Dès qu'on l'aura localisé, il faudra l'interpeller.

- Demain tu auras les hommes avec lesquels tu es intervenu à Giens. Je préviens le préfet et le procureur de la République. Je t'annonce que Martin sera transporté à l'hôpital nord après-demain.

- C'est une bonne nouvelle, je te remercie. Pas la peine de prévenir Gaston Defferre, je ne veux pas que ces renseignements soit demain dans le provençal. On le mettra dans la confidence quand on aura attrapé Tomasi. Pour l'instant

ce Krikorian n'est coupable de rien. On ne sait pas s'il avait connaissance des activités de Tomasi.

- Je suis d'accord avec toi. Tiens-moi au courant, César.

Pendant ce temps, Baptisti avait appelé la gendarmerie maritime de Toulon pour que les ports de la région signalent s'ils voyaient l'Ararat immatriculé à Hyères.

Cette nuit-là, une voiture banalisée avait pris place à l'entrée du quartier Arménien de la Viste. Ils constatèrent le retour de Krikorian à une heure du matin.

Ce quartier de Marseille n'était qu'un hameau insignifiant du temps où Napoléon Bonaparte était un général anonyme. En 1793

durant un de ses nombreux allers et retours entre Paris et Ajaccio, Bonaparte fit une halte dans un hôtel particulier situé sur les hauteurs de Marseille. Quand il vit les montagnes de Marseille Veyres, la rade de la ville et les collines surplombant Cassis, il s'exclama : « qué bella vista », quelle belle vue. C'est de là que venait le nom du quartier.

La légende veut que cette nuit-là il eût un rapport avec Eugénie Grandet, le personnage de Balzac. Ce n'était qu'une légende, mais les propriétaires actuels de cet hôtel particulier, la famille Gentet, étaient persuadés d'être les descendants de l'empereur.

Après le pogrom des Arméniens, comme pour la famille Agoyan, les Gentets accueillirent des réfugiés. Par la suite ils leur vendirent un terrain pour une bouchée de

pain et les Arméniens battirent un quartier sous le modèle des castors. C'est-à-dire que tout le monde s'aida pour construire une maison, puis une autre, puis une autre.

À six heures du matin, Montagni et ses hommes avaient bouclé le quartier. Cela fut facile, car ce lotissement était entouré d'un mur infranchissable et n'avait qu'une seule entrée. Le traumatisme des Arméniens les avait conduits à se protéger dans leur pays d'accueil.

Chaque voiture qui sortait était fouillée et leurs occupants contrôlés. Le commissaire attendait le mandat d'emmener pour aller interpellé Krikorian. Rapidement, ce que l'on appelait le téléphone arabe avait fait que

tous les habitants du quartier savaient que la police était présente.

Achod Kadé, le président de l'amicale arménienne de Marseille habitait ici. Il fut naturellement mandaté par les habitants pour discuter avec le commissaire.

- Monsieur le commissaire, je ne dirais pas que je suis ravi de vous voir, mais je suis rassuré de savoir qu'il y a un shérif à la tête des cow-boys.

- Vous vous prenez pour une vache monsieur Kadé ?

- Vous savez, nous les Arméniens avons l'expérience des abattoirs. Alors les habitants pacifiques du quartier ne sont pas rassurés quand ils voient des hommes en arme

bloquer leur quartier. En quoi puis-je vous aider ?

- Je suis là pour arrêter Anastas Krikorian.

- C'est au sujet du crime de Saint Antoine ? Je vous ai dit que ce n'était pas le fait d'un arménien.

- Premièrement, vous n'avez pas à savoir pourquoi, deuxièmement, je ne suis pas venu arrêter un Arménien, mais un citoyen français. Mon nom est d'origine italienne, mais je me suis battu pour mon pays, la France pendant la guerre. Alors arrêtez avec vos Arméniens par ci, Arméniens par là. Un homme est mort et mon boulot est d'arrêter le coupable. Je vais vous faire une confidence. Krikorian n'a pas tué cet homme, mais j'ai besoin de l'interroger. Et pour l'instant, à

chaque fois que j'étais sur le point d'arrêter le coupable, il y a eu des morts et des blessés. C'est la raison pour laquelle j'ai mis en place ce dispositif.

- Est-ce que je peux vous aider ? Je connais personnellement Anastas Krikorian. C'est un homme bon et un père de famille. Si je vais le voir, il se rendra.

- Allons-y ensemble. Baptisti vient avec moi.

Ils entrèrent dans le lotissement. À la fenêtre des maisons, des femmes regardaient les trois hommes s'approcher de celle des Krikorians. Achod Kadé sonna à la porte tandis que Baptisti faisait le tour pour empêcher quiconque de s'enfuir.

Anastas Krikorian ouvrit la porte.

- Bari avarrot (bonjour) Anastas, dit Achod Kadé. Je te présente le commissaire Montagni de Saint Louis.

Krikorian regardait Montagni avec une crainte non feinte dans le regard. En une seconde le commissaire se fit son opinion. Cet homme n'était pas dangereux ou alors il était un acteur remarquable.

- Monsieur Krikorian, je vous arrête pour complicité de meurtre et tentative de meurtre sur un fonctionnaire de police. Si vous faites des problèmes, mes hommes investiront votre maison. Je crois savoir qu'il y a votre épouse et vos enfants.

Anastas Krikorian fit oui de la tête et tendit les bras pour que Montagni lui mette les menottes.

- Je vous en prie commissaire dit Achod Kadé, ne lui mettez pas les menottes devant tout le monde. Ce serait la honte pour lui et sa famille.

- Me promettez-vous de vous tenir tranquille ?

Anastas Krikorian fit oui de la tête encore une fois. Il dit quelque chose en arménien à son épouse et suivit Montagni. Baptisti se tenait un mètre derrière lui prêt à intervenir.

Krikorian fut placé à l'arrière de la voiture de Montagni. Baptisti conduisait et

deux gardiens de la paix l'entouraient. Arrivé à Saint-Louis, Montagni apprit que le bateau de Krikorian avait été aperçu sur l'île de Porquerolles. Il avait déposé quelqu'un et était reparti immédiatement. Montagni téléphona à nouveau au directeur et lui demanda de faire rechercher Tomasi sur l'île de Porquerolles.

Krikorian fut placé en salle d'interrogatoire et la machine à briser se mit en route pour obliger l'interpellé à raconter tout ce qu'il savait.

Un premier inspecteur commença à prendre ses renseignements personnels. Il fut bombardé de questions, nom, prénom, date

de naissance, profession, situation matrimoniale, religion ...

Au bout d'une heure, un deuxième inspecteur le remplaça et recommença. Puis il dut raconter son enfance, son parcours scolaire, comment il avait fait la connaissance de son épouse, où il s'était marié, que faisaient ses parents, ses beaux-parents, sa famille au sens large. Krikorian demandait sans cesse ce qu'on lui reprochait, mais quand il faisait cela, les inspecteurs recommençaient leurs questions au début. Rapidement, il comprit qu'il devait ne rien demander sinon cela allait durer.

À midi, il eut droit à un sandwich et une bière. Puis on le laissa ruminer. Il essaya de comprendre la raison de son arrestation. Certes il y avait eu un meurtre à Saint

Antoine, mais quel rapport cela avait avec lui ? Il était charpentier de marine et son seul vice était la chasse au trésor sous-marin. Si on pouvait appeler cela des trésors. Il n'avait jamais trouvé autre chose que des amphores moisiées ayant contenu du vin ou des olives. Il avait une vie banale. Oh, il ne se plaignait pas. Il y a deux ans il avait acquis un petit cabanon de pêche à Hyères où lui et sa famille passaient leurs vacances à moindres frais.

À quatorze heures, Montagni et Baptisti entrèrent dans la salle d'interrogatoire.

- Quand allez-vous me dire ce que vous me reprochez ? demanda Krikorian au bord des larmes.

- Parlez-moi de Tomasi.

- Pardon ?

- Hier, à quatorze heures, vous avez embarqué Carlo Tomasi sur votre bateau, l'Ararat, immatriculé à Hyères.

- Oui, j'ai connu Tomasi l'année dernière. C'est un chasseur de trésor et il avait besoin d'un bateau pour plonger sur le site d'une épave romaine.

- Où avez-vous déposé Tomasi ?

- Sur l'île de Porquerolles. Il connaît une femme là-bas, c'est ce qu'il m'a dit.

- Vous avez le nom de cette femme ?

- Non.

Pourquoi l'avoir emmené là-bas ? Il vous a menacé ?

- Non, c'est un ami, c'est tout. Il m'a demandé un service et je lui ai rendu.

- Parlez-moi du trésor des templiers.

- C'est l'obsession de Tomasi. Il est persuadé qu'il va bientôt mettre la main dessus. Mais je suis sûr que c'est un fantasme et je lui ai dit. Cela fait des siècles que des milliers de chercheurs de trésor pensent savoir où est ce trésor. Si ça se trouve, il n'existe même pas.

- Connaissez-vous Ehmet Yilmaz ?

- Non, qui est-ce ?

- Et Enys Kaya ?

- Non plus. Mais bordel de merde, vous allez me dire ce qu'il se passe.

- Tomasi a torturé et tué Ehmet Yilmaz. Hier il a torturé un de mes inspecteurs sur la presque île de Giens. On a failli le coincer quand il s'est enfui dans votre bateau. Alors vous comprendrez qu'on ne va pas vous lâcher avant d'avoir mis la main sur lui. On va vous laisser réfléchir un moment. Si vous nous avez caché quelque chose, je vous conseille de le dire. Cela m'emmerderait de vous envoyer à la guillotine.

De retour dans son bureau, il dit à Baptisti.

- Il ne ment pas. Il n'y est pour rien. Néanmoins, on ne peut pas le relâcher. Imagine-toi qu'il téléphone à Tomasi.

- On ne pourra le garder que deux jours.
Après cela ou on l'arrête ou on le relâche.

- Espérons que d'ici là on aura attrapé
Tomasi.

Les quais du port de Marseille étaient séparés par des digues appelées des formes. Sur la forme dix, un navire battant pavillon turc avait accosté. Il transportait des conteneurs remplis de textiles. Il avait passé sans encombre les contrôles de la douane. Les bateaux turcs étaient systématiquement soupçonnés d'importer de l'héroïne en provenance d'Asie. Depuis le démantèlement de la French Connection, cette drogue n'était plus fabriquée en France, mais arrivait déjà raffinée.

Omer Demir se présenta au contrôle numéro deux. Le vigile en faction vérifia ses papiers dans lesquels le Turc avait glissé deux billets de cent francs. Il s'engagea sur les voies encombrées de chariots élévateurs et de poids lourds venus prendre livraison de marchandises diverses.

La forme dix était très prisée par les pêcheurs marseillais, car c'était également le point de passage des chalutiers qui venaient déverser leur cargaison au marché de la criée. Les matelots nettoyaient leurs filets encombrés de morceau de poissons déchiquetés dans leurs mailles. Ce balai ne passait pas inaperçu pour les bars, que l'on appelait loup en Provence, qui suivait les chalutiers. C'était ce poisson-roi que les pêcheurs traquaient du bord des quais. Ces

derniers n'avaient pas le droit d'être ici, mais les vigiles du port s'enrichissaient au quotidien grâce au « bakchich », encouragés par le syndicat des dockers qui prenait sa part. Aujourd'hui les pêcheurs avaient des cannes de bonne facture alors que d'habitude on voyait plutôt des gitans ou des Magrébins qui revendaient leur pêche au marché noir. On était à Marseille.

Omer Demir gara sa 4L utilitaire au pied du cargo turc. Il monta l'échelle de coupée et serra la main du capitaine. Il disparut dans le château et après un bon café noir et serré comme les aimaient les Turcs, il récupéra un bidon métallique qu'il descendit par la passerelle arrière à l'aide d'un diable.

À ce moment-là, les pêcheurs à quai mirent des brassards de police et se ruèrent

sur Demir, tandis qu'une Renault 8 couleur Pie arriva en faisant hurler son moteur. Demir lâcha le diable et sauta à l'eau de dix mètres de hauteur. Les policiers de la brigade des stupés n'avaient pas assez attendu pour donner l'assaut.

Le commissaire Barbaroux était furieux. Il était en train de perquisitionner le restaurant Assena quand il apprit par radio l'échec de l'arrestation de Demir. Il avait choisi de s'occuper du restaurant, car il était certain que le patron et chef de gang ne se serait pas déplacé en personne pour réceptionner la livraison.

Dans l'armée turque, Omer Demir avait fait un stage chez les plongeurs démineurs de la marine. Aussi sut-il retenir sa respiration jusqu'à passer derrière le cargo et être hors de

vue des policiers. Il nagea jusqu'au port de pêche de Saumaty et sortit sous les regards surpris des mareyeurs qui réceptionnaient les casiers de poisson. Il bouscula plusieurs personnes, s'engouffra dans le bar et scruta à travers les vitres. Il repéra la station de taxis, passa devant tout le monde et monta dans une Mercedes. Le chauffeur commença à râler, car Omer était trempé, mais quand il vit une liasse de billets de cinq cents francs, se tut et démarra. Il déposa son client spécial à la carrière de Corbières sur la route du Rove.

Le chef de chantier était turc lui aussi et rejoignit Demir quand celui-ci entra dans la cabane Algeco. Sélim était le frère d'Omer. Ils se ressemblaient tellement qu'on les prenait

pour des jumeaux, pourtant ils avaient deux ans de différence. Sélim était l'aîné.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive, tu es trempé.

- J'ai failli me faire pincer par la police alors que j'étais sur les quais.

- N'en dis pas plus, on ne peut pas répéter ce que l'on ignore. J'ai des vêtements propres, tu veux te changer ?

- Oui, et il faudrait une voiture.

- Ne va surtout pas à Saint-Antoine, j'ai été prévenu que les stups ont mis les scellés.

- Les enculés, quelqu'un a dû me dénoncer. Je sais que tu n'as jamais voulu travailler avec moi, mais sais-tu qui aurait pu me balancer aux flics.

- Il se dit qu'Ibrahim Jamaloglu a été arrêté par le commissaire Montagni. Il est actuellement à l'hôtel-Dieu, le poulet l'a planté avec un coupe ongle. Faut vraiment être con pour se faire baiser par un coupe ongle.

- Je vais lui rendre une petite visite. Tu as une voiture ?

- Bien sûr prend la mienne.

- Combien je te dois ?

- Ne m'insulte pas mon frère, tu as choisi de vivre dans l'illégalité, moi mon moteur c'est l'honneur. Tu es mon frère et je t'aiderais toujours, car c'est notre honneur qui le commande.

- Je te ramènerais la bagnole quand les poulets m'auront oublié.

- Brûle là, demain je la déclarerais volée.

À l'hôpital, Demir repéra un agent d'entretien d'origine algérienne. Il l'aborda en lui mettant un billet de cinq cents francs dans la poche pectorale.

- Tu veux que je tue quelqu'un patron ?

- Non un renseignement suffira. Les flics ont amené quelqu'un.

- Il s'appelle Ibrahim, chambre douze, deuxième étage. Fais attention, un agent est devant sa porte. D'ailleurs, la relève est dans un quart d'heure. Généralement les deux policiers prennent un café chez les infirmières pendant cinq minutes.

- Demir lui donna un autre billet de cinquante francs.

- Allah nous interdit de tuer un musulman.

- Je vais juste le faire parler.

- Inch' Allah. Salam Aleykum.

Demir monta au deuxième étage, vit les deux policiers entrer dans la salle de repos des infirmières et pénétra dans la chambre douze et referma derrière lui. Il alluma la lumière rouge signifiant que des soins étaient en cours. Le policier ne rentrerait pas.

Ibrahim dormait. Demir lui mit la main droite sur la bouche tandis qu'avec la gauche, il appuya sur la blessure à la jambe. Ibrahim

se réveilla, essaya de hurler sa douleur, mais une poigne de fer l'empêchait de respirer.

- Je vais te lâcher, si tu cries tu es mort.
Tu me comprends ?

Ibrahim fit en clignant des yeux. Demir relâcha son visage, mais garda une main sur le bandage.

- As-tu parlé à Montagni de la livraison d'héroïne ?

- Non, je te le jure.

- Alors, dis-moi pourquoi tu es là. Si je sens que tu me mens, tu es mort.

Ibrahim lui raconta toute l'histoire. L'assassinat de Yilmaz, la recherche du trésor et le maquillage du meurtre pour faire croire que c'est un loup gris qui l'avait perpétré. Il

finit en lui disant que ce Tomasi leur avait révélé qu'il avait une planque sur l'île de Porquerolles.

Demir l'assomma d'un crochet au menton. Il décrocha sa perfusion au niveau de la poche et souffla dedans jusqu'à ce qu'une bulle d'air pénètre dans sa veine. Puis il la remit en place.

Il ouvrit la fenêtre, vit qu'une cornière courait le long de la façade. Il enjamba la balustrade, se colla au maximum au mur et trouva plusieurs mètres plus loin une fenêtre ouverte. Elle donnait sur la lingerie. Il ouvrit discrètement la porte, vit que le policier était en train de tambouriner à la porte de la chambre douze et s'éclipsa.

En fin d'après-midi, Montagni fut prévenu qu'Ibrahim Jamaloglu avait été assassiné.

Quand il arriva à l'hôtel-Dieu, le médecin légiste avait déjà fait ses constatations.

- Arrêt cardiaque par embolie. L'assassin lui a injecté une bulle d'air dans la veine.

César interrogea le gardien de la paix en faction. Quand il sut qu'il était en train de prendre un café au lieu de surveiller la chambre, il entra dans une fureur terrible.

- Putain, je suis entouré d'une bande d'abrutis.

Il s'adressa à l'identité judiciaire.

- Vous me passez au peigne fin cette chambre, je veux savoir qui a fait ça.

Il rentra chez lui. Léontine devina tout de suite que quelque chose n'allait pas.

- Je t'ai toujours dit que je ne voulais rien savoir, mais si tu veux me parler je suis là.

César lui raconta sa journée.

- Pour le mort, on ne peut rien faire, mais cet homme que tu as arrêté, il a une épouse et des enfants. Je veux que tu me conduises chez lui.

César ne rouspéta pas. Il connaissait trop bien son épouse et quand des enfants étaient dans la balance elle se muait en lionne. Elle prit un panier, y déposa des confitures maison, des biscuits qu'elle avait faits également et sortit de chez elle.

Quand ils arrivèrent chez Krikorian, l'épouse d'Anastas fut surprise.

- Bonjour, madame, mon lourdaud de mari retient le vôtre pour l'aider dans une enquête criminelle. Anastas n'a rien fait de mal, je vous rassure. J'ai apporté quelques douceurs pour vos enfants, si vous permettez que j'entre chez vous.

Aida Krikorian la fit entrer et lui proposa un café. César lui, rendit visite à Achod Kadé. Il lui demanda de faire passer le mot dans le quartier qu'Anastas aidait la police.

Ce mercredi, Alain n'avait pas cours. Comme tout adolescent, il participait à des défis tous plus ou moins débile. La tour trois où il habitait avait la particularité d'être le

bâtiment le plus haut de la cité. Non pas au niveau du nombre de ses étages, mais parce qu'elle était située sur une butte. Au dix-neuvième siècle, un moulin trônait sur cette colline. Des vestiges de ce moulin s'élevaient à une dizaine de mètres de la tour. Les minots du quartier l'appelaient le château et ce château était parfois le lieu de « batailles » pour sa conquête. Oh, c'étaient des batailles d'enfants au cours desquelles ils se lançaient des boules de cyprès. Jamais de coups n'avaient été partagés bien que prendre une boule de cyprès dans les jambes ou le torse faisait drôlement mal.

Parmi les défis auxquels Alain se livrait, il y avait l'escalade de la tour du moulin, puis l'âge grandissant, des sauts du haut de cette même tour. Ces défis sont allés grandissant

jusqu'à se transformer en sauts de plus en plus haut. Le moulin devint rapidement trop petit et les gamins utilisèrent les bâtiments de la cité comme aire de jeu. Aujourd'hui ces jeux se nomment « parcours urbain », et consistent à utiliser les immeubles pour réaliser des bonds de plus en plus impressionnants.

Ce matin, Alain accompagnait sa mère qui allait étendre du linge sur une aire aménagée derrière la tour. Sur le devant du bâtiment, l'entrée de la tour se situait en hauteur et il fallait grimper plusieurs marches pour y accéder. Sur le côté gauche, une plateforme donnait accès au local des poubelles. Pour impressionner sa mère, Alain décida de faire un bond des marches d'escalier vers la plateforme. La distance

n'était pas impressionnante et il avait déjà fait cela de maintes fois. Mais la veille, les bailleurs avaient fait installer une barrière sur le côté des escaliers pour éviter les chutes. Alain ne pouvait donc plus prendre d'élan pour sauter. N'importe, se dit-il, il passa sous la barrière et sauta les pieds joints. Alors que sa jambe d'appel était la droite, et qu'il aurait dû se réceptionner sur le pied gauche, il inversa ses appuis. Son pied droit atterrit sur la plateforme tandis que son tibia gauche heurta la bordure protégée par une cornière métallique.

Il tomba, non pas en arrière, mais verticalement. Sa jambe gauche frotta donc sur toute sa longueur. Alain ne ressentit pas d'autre douleur que le choc, mais quand il regarda sa jambe il vit son tibia à nu sur

plusieurs centimètres. La chair autour de l'os était enroulée comme une vieille chaussette, mais vers le haut. Il ne paniqua pas, retourna s'asseoir sur les marches de l'escalier et appela sa mère en prenant soin de masquer sa blessure de ses mains.

Sa mère voulut quand même se faire une idée de la blessure et regarda. Elle resta stoïque elle aussi, sortit un mouchoir propre de sa poche et recouvrit la plaie avec. Quelques voisins commençaient à s'agglutiner autour d'Alain. Chacun donnait son avis quant à la manière de faire les premiers secours. Un « vieux » voulait même arroser la plaie avec de l'alcool. La gardienne sortit de sa loge et demanda à la mère si elle voulait appeler les pompiers. Elle préféra téléphoner à son père.

Quand Montagni entendit sa fille dire qu'Alain était gravement blessé, il prit une voiture et fonça à tombeau ouvert vers la Viste, gyrophare allumé et sirène hurlante. Entre Saint-Louis et la Viste, il n'y avait que deux kilomètres, aussi arriva-t-il en quelques minutes.

Bizarrement, la plaie ne saignait pas. Le choc avait collapsé les veines et endormi la douleur. Montagni prit Alain dans ses bras et l'installa à l'arrière de la Dauphine. Sa mère monta à l'avant et ils foncèrent à l'hôpital nord, lui non plus pas très loin de la Viste.

Aux urgences, Alain fut pris en priorité. Les médecins avaient peur pour l'intégrité de l'os. S'il était atteint, et vu que le choc s'était passé au niveau du local des poubelles, il

fallait éviter à tout prix que des microbes ne s'y insinuent.

Ils lui firent passer une radio qui ne révéla aucune lésion de l'os. Puis il fut emmené au bloc opératoire pour que la plaie soit nettoyée et recousue. Tandis que les infirmières s'occupèrent de lui, un jeune interne arriva pour opérer Alain. C'était un comique qui aimait bien faire rire tout le monde. Il commença par endormir la zone avec une anesthésie locale et recousue la plaie. Pendant qu'il « travaillait », il fumait une cigarette et buvait une canette de bière. (Anecdote réelle NDLA). Alain se demandait si tout ceci était normal, mais son éducation lui interdisait de faire la moindre réflexion. Il reçut au total vingt-deux points de suture.

Au bout d'une heure, il fut emmené en chambre, car il devait rester en observation quelques jours. Sa mère le rejoignit, puis au bout d'un quart d'heure, son grand-père, sa grand-mère et son père arrivèrent. Montagni était allé chercher sa femme, ils n'habitaient qu'à une minute de l'hôpital et son père avait appris de la concierge ce qui s'était passé. Cette dernière avait récupéré les frères d'Alain et s'occupait d'eux jusqu'à leur retour.

Ils ne restèrent qu'une demi-heure et laissèrent Alain lui promettant de revenir le lendemain.

Quand l'infirmière changea le pansement, elle eut cette réflexion que seule une Marseillaise avait la poésie d'avoir :
« quel est l'enculé qui t'as recousu ? »

Montagni téléphona à la gendarmerie maritime de Toulon pour savoir où en était la recherche de Tomasi. Il apprit amèrement que celle-ci n'avait encore rien donné. Il raccrocha et son téléphone vibra à nouveau.

- César, c'est Louis.

- Monsieur le directeur, si tu m'appelles pour savoir où en est la recherche de Tomasi, sache que pour l'instant on fait chou blanc.

- Non, promets-moi de ne pas hurler.

- Quoi, qu'est-ce qui se passe encore ?

- Les stups ont fait une descente à l'Assena et sur les quais pour appréhender Omer Demir. Ils avaient eu une information comme quoi il devait prendre livraison d'une cargaison d'héroïne.

- Ne me dis pas qu'ils l'ont laissé filer.

- Pourtant, il leur a échappé, mais ce n'est pas tout. C'est lui qui est allé à l'Hôtel Dieu et a tué Ibrahim Jamaloglu. Il y a fort à parier qu'il sait pour Tomasi.

- Tu as informé les gendarmes ?

- Je m'en occupe. Tu veux aller à Porquerolles ?

- Avec ta permission, je vais laisser faire les gendarmes. Mon petit fils a eu un accident grave hier et il est à l'hôpital nord.

- Je suis désolé César. Si tu as besoin de t'absenter prend le temps qu'il faut.

- Porquerolles est une île, si on envoyait un îlien traquer Tomasi ?

- Tu penses à Padovani ?

- Oui, c'est le meilleur pour la traque.

- Tu l'appelles ?

- Je m'en charge.

César appela son ami qui fut ravi de prendre part à une traque.

- Passe le bonjour à ma filleule (Padovani est le parrain de Maryse la fille de César), je passerai voir ton petiot.

Joseph Padovani avait rencontré Montagni, la première fois en 1944. Bien que naît en Corse, Padovani avait suivi son père en Lorraine où il travaillait dans les mines de charbon. En 1939, quand les Allemands reprirent l'Alsace et la Moselle, il fuit dans le sud pour ne pas être incorporé de force dans

la Wehrmacht. Sa haine des boches le conduisit logiquement à intégrer la résistance. Montagni était le chef du groupe des résistants du nord de Marseille. Padovani n'aimait pas non plus les Italiens et César était d'origine italienne. Leurs premiers rapports furent difficiles, mais chacun sauva la vie de l'autre maintes et maintes fois. Depuis, leur amitié était devenue plus solide que les blockhaus qu'ils détruisirent au moment de la libération de Marseille par le 7^o régiment de Tirailleurs algériens. Pour ça, ils furent décorés de la médaille de la Résistance par le général de Gaulle en personne. Par la suite, après une mission délicate en Algérie en 1954, ils reçurent la Légion d'Honneur. (lire commissaire Montagni NDLA)

En fin d'après-midi, Padovani se rendit à Toulon où il embarqua sur une vedette de la gendarmerie. Il emportait un étui de canne à pêche en cuir bouilli rigide.

- Vous comptez pêcher quoi ? lui demanda un gendarme.

- Le loup gris. Répondit-il.

- Connais pas ce poisson.

Il se fit déposer à Porquerolles. Là il se fondit dans le décor. Il devait disparaître pour débusquer un disparu, voire deux. À la nuit tombée, il s'était enfoncé dans la forêt à la lisière du village. Il déballa son étui et en sortit son Mauser à lunette, un pistolet Luger et une baïonnette tellement affûtée qu'il pouvait se raser avec. Il récupéra également

une paire de jumelles Zeiss. On pouvait dire ce que l'on voulait des Allemands, mais ils étaient sacrément bien équipés pendant la guerre. Trente ans après, on n'avait rien fait de mieux. Les optiques de ces jumelles et de sa lunette de tir étaient tellement performantes avec leur prisme qu'il voyait de nuit tous les détails du paysage. Il fallait dire que Padovani était nyctalope, ce qui ne gâchait rien.

Avant de partir, il avait soigneusement étudié la carte de l'île et s'était fait une idée des endroits où Tomasi s'était planqué et où Demir se posterait pour le débusquer. Il s'approcha discrètement du moulin du bonheur et monta au sommet. Là il commença à observer les alentours.

Propriété de l'état et gérée par le parc national de Port Cros, l'île ne comptait que deux cents habitants permanents. Aux environs de minuit, les locaux étaient quasiment tous couchés. Les grillons stridulaient comme un orchestre de Mariachis. À deux heures du matin, une silhouette se découpa au niveau du port. Tomasi était plutôt petit tandis que Demir était un colosse. Padovani n'avait aucun doute que cette silhouette avait un loup tatoué sur le cœur.

Omer se déplaçait de bateau en bateau sur les quais et écoutait pour savoir si quelqu'un dormait à l'intérieur. Au bout d'une heure, il se rapprocha de la planque de Padovani et pénétra dans la maison du garde forestier à seulement vingt mètres du moulin.

Joseph fit des micros siestes de quelques minutes jusqu'au lever du jour.

À six heures, un homme chauve et imberbe portant un chapeau de paille sortit de la maison du garde. Demir avait changé d'allure, mais cela ne trompait pas un physionomiste comme Padovani. À huit heures, le premier bateau de touristes aborda le port. Demir se mêla à eux pour inspecter les artères du village. Padovani le suivit de loin.

Il y avait beaucoup de gendarmes, mais le maire leur avait demandé de ne pas effrayer les visiteurs. Ils n'avaient pas l'autorisation de faire des contrôles d'identité.

Padovani ricana : « bien sûr, ce n'est pas comme si on avait affaire à deux assassins. Il

ne faut pas effrayer le bourgeois ». Il savait que Montagni serait furieux de voir ça.

César retourna voir Alain à l'hôpital. Il le trouva dans le couloir gambadant avec deux béquilles. Il avait eu le droit de sortir de la chambre à condition qu'il ne mette pas le pied gauche au sol. Il ne fallait pas que les sutures craquent. Alain lâcha ses béquilles et se jeta dans les bras de son grand-père quand il fut suffisamment prêt.

Le grand commissaire, le héros de guerre, l'homme le plus craint des quartiers nord de Marseille fondit en larme. Il aimait ses trois petits fils, mais Alain avait quelque chose de plus. Comment dire, il était attachant. Celui-là, la femme qui le mariera sera la plus chanceuse du monde.

- Dis-moi Alain, tu veux que j'emmène ton ami Michel Agoyan la prochaine fois ?

- Ce serait super, mais je sors demain. Ma plaie ne s'est pas infectée. Je suis sous antibiotique et j'aurais deux mois de convalescence. Peut-être que demain tu pourrais passer le voir chez lui pour qu'il m'apporte les cours et les devoirs.

- Tu es un gamin spécial. Je ne suis pas sûr que d'autres penseraient à leurs cours à ta place.

- Je ne peux pas me permettre de manquer deux mois de cours. Je n'ai surtout pas envie de redoubler. En plus je vais devoir revoir mes priorités pour la suite.

- C'est-à-dire ?

- J'étais censé avoir une initiation au grec. En restant à la maison, même si on m'apporte les cours, je vais prendre un retard monstre en langue. Je pensais prendre russe en langue vivante deux ou grec ancien. En faisant russe, je serais au même niveau que les autres en quatrième.

- Tu es époustouflant.

- Je suis sûr que je tire de toi. J'aime les lettres comme maman et c'est ta fille après tout.

Omer Demir avait fait le tour du village de Porquerolles et comprit qu'il ne trouverait jamais Tomasi s'il se cachait dans ces maisons. Il décida donc d'explorer les

calanques du sud. Il fit une pause devant une carte de l'île affichée à la sortie du village. Il rigola en voyant qu'une calanque s'appelait les gorges du loup.

- Allah est grand, se dit-il alors qu'il n'était pas pratiquant du tout.

Padovani s'arrêta lui aussi devant la carte et comprit pourquoi Demir avait rigolé. Il coupa à travers la forêt et devança le loup gris. Le maquis, il connaissait.

Les gorges abritaient une cabane de pêche. Demir l'aborda comme l'ancien militaire qu'il était. De points d'observation en points d'observation, il s'approcha progressivement et s'appuya contre la paroi arrière du cabanon. Discrètement, il se releva pour regarder par la fenêtre.

Padovani avait grimpé dans un pin immense. Il observait la scène dans la lunette de son Mauser. Il devina une forme sur la droite du turc, modifia sa visée et vu Tomasi qui pointait un harpon sur la poitrine d'Omer. L'index de Tomasi commença à appuyer sur la queue de détente de son arme. Padovani tira et l'abattit. Demir fut surpris par le coup de feu, mais ses réflexes acquis dans l'armée lui permirent de sortir de sa stupeur et de partir en courant.

Le Turc était en mauvaise posture. Les gorges étaient particulièrement abruptes donc il n'avait que deux solutions, soit il partait à la nage, soit il fonçait en direction du coup de feu. Il savait que s'il essayait la mer, le tireur avec une lunette le descendrait

facilement. Il utilisa donc les gorges pour tenter sa chance vers la terre.

Padovani vit Demir s'accroupir dans les rochers et filer en direction des terres.

- Tu as des couilles se dit-il.

Il remonta vers le nord pour lui couper la route. La bien nommée piste de la gorge du loup se terminait par une bande de sable que la mer avait déposé là depuis des siècles. Padovani vit le Turc apparaître à vingt mètres de lui. Il l'attendit avec son fusil à la main.

- J'ignore qui tu es, dit Demir, mais tu viens de tuer mon ennemi. Alors ami ou ennemi ?

- Ni l'un ni l'autre, dit Padovani, Police. Tu es en état d'arrestation.

- Je savais bien que j'avais déjà vu ta tronche quelque part. Tu es l'ami du commissaire Montagni. Padovani c'est ça ?

- Pour toi, c'est commissaire Padovani.

- Je croyais que les Corses avaient des couilles. Voilà ce que je te propose. Si tu es un homme, tu lâches ton fusil et on se la fait au couteau.

Padovani lâcha le Mauser et dégaina son Luger. Il visa Demir quelques secondes puis le jeta également et tira sa baïonnette. Omer tira un kârd, un couteau traditionnel recourbé. Les deux hommes s'approchèrent. Quand ils furent à portée de bras, ils commencèrent à tourner. Le soleil ne franchissait pas les gorges, donc il était inutile d'essayer d'aveugler l'autre.

Le loup gris ouvrit le bal en tentant de couper le corse au niveau du coude droit. Sa lame affûtée trancha la manche de son adversaire. Padovani fit passer son arme dans la main gauche et fit une entaille dans le ventre d'Omer. Le Turc posa un genou à terre, main gauche au sol. Il se releva et jeta une poignée de sable dans les yeux du corse. Joseph s'attendait à ce qu'il fasse cela, il fit un roulé-boulé, se retrouva derrière Omer et lança la baïonnette qui se planta dans la colonne vertébrale. Demir mourut sur le coup.

- Un loup ne fait pas le poids face à un sanglier corse, dit-il comme épitaphe.

Il retourna au village, se fit connaître des gendarmes qui récupérèrent les corps.

L'après-midi, il retourna au commissariat central de Marseille. Il se rendit dans le bureau du directeur et fut surpris de voir les bœufs-carotte. Au sein de la police, il y avait la police des policiers surnommés les bœufs-carottes. Cela venait du fait que ces derniers faisaient mijoter longuement les suspects interpellés.

- Salut les gars, vous êtes en retard, dit Padovani, le gouvernement de Vichy c'était il y a trente ans.

- Je vous en prie, commissaire ; dit le directeur de la PJ. Nos amis ne font que leur travail.

- Excusez-moi, en fait je voulais dire que vous êtes en retard, car j'ai neutralisé deux

dangereux individus. Et vous, vous avez arrêté combien de méchants ces derniers jours ?

- Commissaire Padovani, vous êtes inculpé d'assassinat. Le sieur Tomasi est mort tué par un Mauser tandis qu'Omer Demir a reçu une baïonnette de Mauser également dans le dos. Monsieur le directeur, est-ce que le Mauser fait partie des armes réglementaires dans votre police ?

- Vous savez très bien que non, mais le commissaire Padovani est un policier remarquable qui a le plus grand taux d'arrestation de la PJ.

- Nous en tiendrons compte dans notre enquête, en attendant veuillez nous remettre votre arme de service et votre insigne.

- Je vais me faire le plaisir de les donner à monsieur le directeur, à moins que vous ayez les couilles de venir me les prendre... Non ? Dommage.

Padovani fut emmené en salle d'interrogatoire tandis que le directeur appela Montagni.

- César, c'est Louis.

- Je suis au courant, Joseph a abattu Tomasi et Demir. Le seul qui les pleurera, c'est le bourreau des Baumettes. Sa Louison n'ira pas au bal ce mois-ci.

- Il est dans la merde. La police des polices vient de l'arrêter.

César réfléchit rapidement.

- C'est qui ?

- Magnan et Majouro.

- Ok, je m'en occupe. Merci Louis.

Il téléphona à son épouse et la prévint qu'il rentrerait tard. Il la rassura, sa mission était tout sauf dangereuse. Il lui expliqua qu'il allait faire sortir Joseph de taule.

- Je vais faire une blanquette, emmène-le, quelle que soit l'heure, dit-elle.

À minuit les pieds nickelés de la police sortirent du commissariat principal. Montagni les aborda directement.

- Commissaire Montagni, vous venez emmener des oranges à Padovani ?

- Désolé, j'ai oublié de passer chez le primeur. Non, j'ai une dose de cocaïne pour vous Magnan et une petite fille attend Majouro à l'hôtel de la Joliette.

- C'est quoi ces conneries Montagni.

- Moi c'est commissaire Montagni. Vous savez certainement que mon ami Dubois travaille à la DST. Il a demandé aux RG une enquête sur vous et m'a remis les preuves qu'ils ont trouvées. Alors demain vous allez remettre votre démission au directeur et libérer Padovani. En fait, non, vous allez le libérer tout de suite. Sinon à six heures du matin je viendrais vous cueillir dans le lit de vos épouses. Vous voyez, on respecte la loi dans la police marseillaise. Les bandits, les

vrais, ceux que vous ne traquez jamais et que Padovani a mis en prison, vous apprendront les traditions grecques. Il y en a qui aiment.

Ils retournèrent dans leurs bureaux, téléphonèrent au juge d'instruction et jurèrent qu'il n'y avait rien contre Padovani. Il avait agi en légitime défense.

Padovani était allongé dans sa cellule. Il chantait à tue-tête une chanson traditionnelle corse, Tribéria. Le garde se bouchait les oreilles et accueillit Montagni avec une supplique.

- Commissaire, à l'aide. Si le commissaire Padovani ne se tait pas, je vais devoir l'abattre. J'en peux plus.

- Je te comprends, tiens prend mon pistolet.

- Vous plaisantez ?

- Non, c'est un cas de légitime défense. Padovani est en train de tuer tes tympan.

Chjodatila testa di cazzu, (ta gueule, tête de nœud) hurla César.

- Joseph se tut et regarda son ami. Gardien, faite venir les inspecteurs Magnan et Majuro, cet énerguemène vient de m'insulter.

- Tu es libre, bourricot. Allez viens, Léontine a fait une blanquette.

À une heure du matin, ils dégustaient la meilleure blanquette qu'ils n'aient jamais mangée.

- Comment tu as fait ? demanda Joseph.

César regarda sa femme. Elle n'aimait pas que son mari parle du boulot à la maison.

- Raconte, moi aussi ça m'intéresse.

- Les RG ont monté un dossier contre Magnan et Majuro. Le premier est un drogué et le deuxième un pédophile. Je leur ai dit que s'ils ne te libéraient pas, demain ils seraient aux Baumettes.

- Je te remercie César, mais ça me fais chier qu'ils s'en tirent. Excuse-moi pour ce gros mot Léontine.

- Moi aussi, ça me fait chier, dit-elle.

- J'ai passé un accord avec eux. Je n'irai pas les arrêter demain, mais les stupés et les mœurs vont les cueillir dans cinq heures.

- J'ai cru que tu t'étais ramolli, dit Joseph.

- Je ne t'aurai pas pardonné si ces salopards s'en étaient tirés, tout ça pour un Corse bourru.

Ils éclatèrent de rire.

- Comment va Alain ? demanda Joseph.

- Il sort demain.

- Si tu le permets, je viendrais avec toi pour le récupérer à l'hôpital. J'espère que ma filleule sera là aussi. Oh, bon sang, on a oublié quelqu'un.

- De qui tu parles ? demanda Montagni.

- Enys Kaya, il est toujours retenu dans la planque.

- Retenu, c'est un grand mot. Il est logé aux frais de la princesse. Demain, après qu'on avoir raccompagné Alain chez lui, on ira le libérer. Comme cela, on libérera le gardien qui le protège.

Le lendemain, Léontine, César, Maryse et Joseph pénétrèrent dans la chambre d'hôpital où Alain les attendait avec impatience assis sur le bord de son lit. Dès que la porte s'ouvrit, Alain se leva, sauta à cloche-pied et se jeta au coup de sa grand-mère.

- Tu aurais pu embrasser ta mère en premier, dit Maryse.

- Je n'avais pas vu mémé depuis plusieurs jours, alors que toi je t'ai vu hier.

Alain ne pouvait pas avouer qu'il aimait plus ses grands-parents que ses parents. Eux ne l'avaient jamais battu contrairement à sa mère et surtout à son père. Sans parler de ses frères qui étaient jaloux de lui, car il était le petit dernier et largement meilleur qu'eux à l'école. Ses plus beaux moments de sa courte vie, il les devait à ses grands-parents qui les amenaient, lui et ses frères à la mer, se balader dans les collines de Pagnol qu'il affectionnait et surtout, les récupéraient tous les mercredis, où Léontine leur faisait ses pâtes en sauce ou sont poulet rôti, accompagné de pâtes au jus.

Alain était plutôt boulot pour ne pas dire obèse, était né asthmatique et n'avait donc pas grand succès avec les filles. À douze ans, cela ne lui manquait pas, mais il avait remarqué que des couples se formaient dans sa classe alors que lui n'avait que des amis garçons. Aussi tout le surplus d'amour dont il était doté, il le déversait sur ses grands-parents et surtout sur sa grand-mère bien qu'il soit attaché à son grand-père.

Il embrassa donc sa mère, son grand-père et serra la main de Padovani.

- Tu es devenu un homme, lui dit Joseph, avant tu m'aurais embrassé. Je suis le parrain de ta mère, je te rappelle.

- Excuse-moi oncle Joseph, comme je ne suis pas baptisé, je n'ai pas de parrain. Alors je ne sais pas comment je dois te considérer.

- Tu aurais voulu être baptisé ? lui demanda Montagni.

- Je suis content de ne pas l'être. Si je le fais un jour, j'aurais choisi ma religion par moi-même.

- Bon si on y allait, dit la maman. Je ne suis que la maman, mais j'ai le repas de midi à préparer. Tes amis vont passer cet après-midi pour t'apporter les cours que tu as ratés.

Montagni déposa sa fille et son petit-fils à la Viste, raccompagna Léontine chez eux et, avec Padovani, filèrent à leur planque pour libérer Enis Kaya. Le gardien de la paix dormait tandis qu'Enis Kaya faisait des étirements sur le chemin du vallon des Tuves.

Joseph sauta de la voiture, entra dans la maison, la rage au ventre et engueula le policier endormi. Il le traita de tous les noms d'oiseaux et lui promit qu'il allait faire la circulation au rond-point de la Castellane, le plus gros cauchemar de la ville. Pendant ce temps, Montagni qui souriait de la réaction de son ami, alla trouver l'Assyrien.

- Vous ne parlez vraiment pas français ?

- Italiano.

- Vous auriez pu le dire plus tôt, lui répondit César dans la langue de Virgile. L'affaire est close. C'est Giovanni Tomasi qui a tué votre ami Ehmet Yilmaz. Il l'a torturé pour savoir où vous vous cachiez. Il voulait trouver le trésor des templiers. Yilmaz n'a pas parlé, vous pouvez le remercier.

- Le plus fou dans cette histoire, c'est que je ne sais pas où il est ce foutu trésor, ni même s'il existe.

- Si Tomasi vous avez attrapé, il vous aurait torturé aussi. Vous auriez passé un sale quart d'heure.

- Je ne suis pas sorti d'affaire, il y a un certain Omer Demir, un Turc, qui me cherche. Lui aussi doit avoir entendu parler du trésor.

- Demir et Tomasi sont morts.

- Qui et comment ?

- Vous n'avez pas à connaître les détails, mais sachez simplement qu'ils ont été abattus par la police. Ils ne supportaient pas l'idée de finir leur vie en prison.

- Vous m'arrêtez, moi aussi ?

- Non, je n'ai rien contre vous. En revanche, où comptez-vous aller ?

- À Malte, il y a une communauté assyrienne dont plusieurs sont des descendants des templiers. Mais il me faudra des papiers en règle.

- Je m'en occupe, en attendant, le curé de Saint-Louis a accepté de vous accueillir en échange de quelques travaux à l'église.

- C'est parfait, je vous remercie.

- Et tu rentres à pied, hurla Padovani au malheureux gardien de la paix.

Il sortit de la maison et rigola.

- On va le laisser maronner un peu, puis on enverra quelqu'un le chercher.

Deux mois plus tard, Alain avait eu l'autorisation du chirurgien de reprendre les cours au lycée et de laisser ses béquilles. Le lendemain, un samedi, son grand-père vint le chercher pour l'emmener s'aérer un peu les méninges. Dans la voiture Alain le questionna.

- On va où grand-père ?

- J'ai eu une invitation VIP pour les portes ouvertes au Centre d'Instruction de l'Arme Blindée et Cavalerie (CIABC) de Carpiagne.

- Ça veut dire quoi VIP ?

- C'est de l'anglais, cela veut dire Very Important Person.

- C'est toi la personne importante ?

- Non, je représente le maire de Marseille. Defferre et mon directeur en ont marre d'y aller, ils m'ont demandé si ça m'intéressait. Alors j'ai pensé à toi. À Carpiagne, l'armée forme les pilotes et les tireurs de chars. Donc on va voir des chars.

- Super. À la télévision, ils passent un feuilleton qui s'appelle « à vous de jouer Milord ». Milord est un agent secret français qui doit retrouver un char AMX30 qui a été volé par un pays étranger. J'espère qu'on verra un AMX30.

Ils quittèrent le quartier de la Viste en passant devant l'ancienne savonnerie où César avait travaillé étant jeune. Ils descendirent la route nationale jusqu'à Saint Louis, prirent à droite en direction du lycée nord puis obliquèrent vers les quais pour grimper sur la passerelle de la Joliette. Devant eux, ils voyaient Notre-Dame de la Garde tandis qu'à leur droite les bateaux en partance pour la Corse ou l'Algérie, crachaient une fumée noire par leurs cheminées. Ils s'engagèrent sous le tunnel du vieux port et sortirent au niveau du palais du Faro.

- Tu connais l'histoire de ce palais ?
demanda César.

- Oui, la Mairie de Marseille fit bâtir ce palais pour la venue de Napoléon III. Il devait

inaugurer la rue impériale, qui s'appelle maintenant la rue de la république. Le nom, Faro, vient de l'espagnol, car Eugénie de Montijo, l'épouse de l'empereur était d'origine espagnole. Le plus drôle c'est qu'elle n'a pas aimé le palais et ils sont allés dormir à la mairie.

- Et les seuls à avoir séjourné dedans furent les Allemands pendant l'occupation, conclut César.

Ils prirent la corniche Kennedy jusqu'à la statue de David en longeant la plage du Prado, passèrent devant le stade vélodrome et remontèrent le boulevard Michelet jusqu'au col de la Gineste. Au bout de quarante-cinq minutes, ils arrivèrent au camp de Carpiagne.

Ce camp était une cuvette enchâssée entre plusieurs collines dont le point culminant était le mont Carpiagne qui avait donné son nom. Sur la route d'accès, les militaires avaient délimité un parking où les visiteurs laissaient leurs voitures et prenaient une navette pour les faire descendre au fond de la cuvette.

Montagni présenta son invitation VIP et fut autorisé à aller jusqu'au PC du camp avec sa voiture. Ils passèrent devant un char Sherman de la Deuxième Guerre mondiale qui se nommait « maréchal des logis Keck ». C'était le nom du chef de char tué au pied de notre dame de la Garde par les Allemands au moment de la libération de Marseille.

Le planton à l'entrée du camp le salua, ce qui rendit fier Alain. Il ne savait pas que

toutes les personnes entrant dans un camp militaire avaient droit à ce salut. Sur le parking du PC, ils furent pris en compte par l'officier tradition du camp. Un lieutenant plutôt ancien salua Montagni. Ce salut-là était dû au fait que César arborait la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière.

- Monsieur le commissaire, je suis le lieutenant D'aubiers, j'ai le grand honneur de vous chaperonner toute la journée.

- Bonjour, mon lieutenant, l'honneur est pour moi. Je vous présente mon petit-fils Alain.

- Peut-être un futur militaire?

- Je vous arrête tout de suite, ce gamin est un petit surdoué. Il fera de grandes études et finira professeur de russe. Dans mes

souvenirs, les lieutenants étaient beaucoup plus jeunes.

- Je suis un ancien sous-officier, je suis ce que l'on appelle un officier rang. Mais venez, je vais vous montrer nos chars.

Ils se dirigèrent vers une immense prairie où étaient exposés l'ensemble des matériels du camp. Il y avait des Jeeps, des camions, dont un vieux GMC datant de la Deuxième Guerre mondiale, et les chars.

- Ici, nous formons les pilotes et les tireurs de tous les régiments de chars de l'armée française. Vous avez l'EBR, engin blindé de reconnaissance (ancêtre de l'AMX10 RC donné à l'Ukraine NDLA), l'AMX13 avec son canon de 90 mm et enfin, le plus récent, l'AMX30 doté d'un canon de 105 mm.

- C'est quoi la différence ? demanda Alain.

- Tu vas droit au but, dit le lieutenant. Déjà, le calibre est plus important. Plus le canon est gros, plus il tire loin et plus l'obus sera puissant. L'EBR et l'AMX 13 percent des blindages légers, l'AMX30 est capable de détruire tous les chars actuels. Mais surtout, il a un télémètre qui permet de mesurer exactement la distance de la cible et donc de maximiser les chances de coup au but. Si vous souhaitez, vous pouvez entrer à l'intérieur.

César et Alain entrèrent en tourelle. Alain bombarda le lieutenant de questions qui lui expliqua tout le fonctionnement du char comme s'il parlait à un adulte. Une fois la présentation finie, le lieutenant les invita à

l'accompagner pour leur faire faire une séquence de tir.

Pour cela ils montèrent dans une jeep et le lieutenant les emmena au sommet d'une colline appelée le belvédère. Sur ce promontoire étaient installées des tourelles de chars pour que les futurs tireurs puissent apprendre à utiliser les instruments de visée.

Ils grimpèrent dans les tourelles et Alain put faire une séquence de tir complète simulée. On ne tirait pas de vrai obus au camp de Carpiagne.

Du belvédère, ils avaient vu sur le village de Carnoux, la ville de Cassis et les calanques de Marseille jusqu'à La Ciotat. Le regard de

César est attiré par une anfractuosité de la cote.

- Excusez-moi ? C'est la calanque d'Envau que l'on voit là ?

- Oui, oui, à vol d'oiseau nous sommes à trois kilomètres de la calanque. Le pic que vous voyez c'est le doigt de Dieu.

-Tandis qu'il écoute la réponse, César s'aperçut que l'insigne du CIABC, porté par l'officier, était un bouclier sigl  de la croix de templier.

- Mon lieutenant, je reprends ma fonction de commissaire de police. Ce camp est-il un ancien camp de templiers ?

- Oui, d'ailleurs notre chapelle date du douzième siècle et a été érigée par les chevaliers du temple. Vous allez rire, mais des

fous pensent que le trésor des templiers serait enterré dans le camp.

- Je souhaiterais parler à votre colonel.

Le lieutenant emmena César au PC du camp, tandis qu'Alain partit faire du simulateur de pilotage. Montagni exposa toute l'affaire dite « des fers à cheval » sans omettre le moindre détail.

- Donc, si je vous comprends bien, monsieur le commissaire, vous pensez que Jacques de Molay aurait déposé le trésor des templiers dans le camp.

- Disons que c'est une piste que j'aimerais creuser.

- Le camp fait dix kilomètres de long sur cinq de large. Depuis dix siècles, des milliers de militaires en ont parcouru le moindre mètre carré. S'il y avait quelque chose à trouver, pensez-vous que nous ne l'aurions pas fait ?

- Il y a-t-il un historien parmi votre personnel ?

- Le lieutenant est l'officier tradition, ce qui implique l'histoire du camp.

- Mon colonel, dit le lieutenant, l'adjudant Sugg est un passionné d'histoire médiévale. Il m'a déjà parlé de cette histoire de trésor, mais j'ai toujours pensé que c'était des fables pour hurluberlus.

- Faites-le venir. Vous voulez un café commissaire ?

- Ce n'est pas de refus.

- Puis-je vous demander comment vous avez obtenu la Légion d'honneur ?

- C'est secret défense.

- Vous vous imaginez bien que je suis habilité SD.

- Ce que je peux vous dire c'est que j'ai participé à une enquête à la demande du général de Gaulle.

- Vous étiez proche du général ?

- Il m'a décoré de la médaille de la Résistance en 1945. Avez-vous entendu parler des batteries antiaériennes au nord de Marseille ?

- Oui, bien sûr. Le 7^o RTA les a prises, avec l'aide de la résistance locale.

- J'y étais, dans la résistance.

- Je suis sans voix. Cette révélation me conforte sur le fait que vous méritiez largement la Légion d'honneur.

L'adjudant Sugg arriva, salua l'étendard (drapeau dans la cavalerie), le colonel et Montagni. Il était chef de peloton au cinquième escadron qui formait les pilotes de chars AMX30.

- Le fameux commissaire Montagni, l'homme qui a pris la DCA du plan d'aou en 1945. Comment va le commissaire Padovani ?

- Très bien je vous remercie.

Le colonel demanda à César de répéter son affaire. Sugg ne perdit pas un mot et son

regard s'illumina quand il entendit parler du trésor.

- Cela ne fait que confirmer ce que je savais déjà, mon colonel. J'ai fait des recherches dans les archives de la ville et ai retrouvé les traces de Jacques de Molay dans la région. Les services de renseignement du roi Philippe le Bel l'avaient tracé.

- La question que je me pose, c'est où ? dit le colonel. Faire des fouilles dans un camp militaire, ce doit être un imbroglio monstre d'un point de vue administratif, alors si on ne sait pas où, on aura jamais l'autorisation. Comment vous expliquer cela en termes civils. Je ne suis que le locataire du camp, le propriétaire c'est le service du génie. Et croyez-moi, ils sont très accrochés à leurs prérogatives.

- On pourrait déjà commencer par les anfractuosités présentes sur les pistes à chars, dit l'adjudant.

- Expliquez-vous.

- Aux environs du Mussuguer, (dépôt de munitions du camp) sur les côtés des pistes à chars, il y a des fentes de dix centimètres de large sur un mètre de long. J'ai déjà essayé de les sonder. Je dirais qu'elles ont une profondeur de dix mètres. Les pistes sont en roche très dure et il est fortement possible que ces anfractuosités s'élargissent.

- Comme des grottes, vous voulez dire ? demanda le colonel.

- Affirmatif.

- Bon, voilà ce que nous allons faire. Ces trous sont un danger pour les chars. Je vais donc demander une étude de terrain au génie.

- Pourrais-je vous demander de me tenir informer de vos recherches ?

- Bien entendu, commissaire. Si on trouve quoi que ce soit, le lieutenant vous appellera.

Six mois passèrent quand le téléphone de Montagni sonna.

- Commissaire, c'est le lieutenant d'Aubrais, vous vous souvenez de moi ?

- Bien sûr, mon lieutenant, comment allez-vous ?

- Très bien, on a trouvé des grottes sous les pistes à char, et dans ces grottes, des caisses en chêne. L'adjudant Sugg affirme qu'elles datent du moyen âge.

- Les avez-vous ouvertes ?

- Non, c'est prévu pour demain. Si vous voulez venir, vous êtes le bienvenu.

- Puis-je amener trois personnes avec moi ?

- Pas de soucis, de notre côté, il y aura le directeur du génie, le conservateur du musée de Marseille et monsieur le maire.

- Je suis sûr que Gaston a convoqué la presse.

- C'est un politique.

Le lendemain Montagni arriva au camp avec Padovani, Jean Pierre Prouteau le grand maître du grand orient de France, Enis Kaya et le père Christophe. Ils furent dirigés vers les pistes à chars. On leur remit des couvre-chaussures et des casques de chantier puis ils descendirent un escalier taillé dans la roche. Ils débouchèrent dans une grotte de six mètres carrés où trônaient quatre grosses caisses de chêne cerclées de ferronneries gravées de croix de templiers.

Montagni présenta ses invités au colonel puis deux ouvriers découpèrent à la disqueuse les cerclages des caisses. Le colonel proposa à monsieur Gaston Deferre d'ouvrir la première caisse. Ils ouvrirent tous les yeux en grand puis l'adjudant Sugg se précipita pour ouvrir les autres.

César Montagni, le héros de guerre, le commissaire principal des quartiers nord de Marseille sortit de la grotte et éclata de rire.

En l'an de grâce 1307, Jacques de Molay s'adressa à Gui d'Auvergne, frère de Robert III Dauphin de Riom.

- Nous savons vous et moi que ce trésor des chevaliers du temple n'est qu'une légende. Notre ordre a acquis des terres et des châteaux en Europe et en orient pour garantir un passage aux pèlerins en terre sainte. Nous avons mis au point un système bancaire pour ne pas que ces pèlerins soient pillés pendant leur voyage, mais cet argent ne nous a jamais appartenu. Aujourd'hui, nous sommes ruinés. Nous avons perdu nos possessions en terre sainte et les rois

chrétiens nous ont dépouillés de celles en Europe. Qu'y a-t-il dans ces caisses ?

- Du plomb pour lester nos navires.